

CHAPITRE XXIII.

Détails sur les îles Carolines.

Avant de mettre le pied sur le sol hospitalier des Mariannes, occupons-nous, dans ce chapitre, du petit nombre de faits qui ont été le résultat de nos observations sur les Carolinois et sur leurs îles. La plupart ont été recueillis dans le cours de notre navigation; le reste, pendant notre relâche à Guam, où ces intrépides insulaires viennent aujourd'hui assez fréquemment. Ce que nous n'avons pu voir par nous-mêmes a été tiré de documens authentiques.

§. I.^{er}*Notice historique sur les Carolines, antérieurement à 1820.*

Porté, par la nature de mes travaux, à discuter les faits qui composent la plus grande partie de cette notice (1), j'ai cru qu'il ne seroit pas sans intérêt pour le lecteur de les lui présenter sommairement. Je n'entrerai toutefois dans aucune discussion technique; il me suffit d'annoncer ici que mon opinion sur la route qu'ont suivie et sur les îles qu'ont rencontrées les anciens voyageurs dont je parle, n'a été fixée qu'après l'examen attentif et raisonné de leur navigation, qui, faite à une époque où les méthodes de pilotage étoient peu perfectionnées, devoit nécessairement laisser beaucoup d'incertitude dans la position des vaisseaux qu'ils montoient.

On doit attribuer au capitaine portugais Diego da Rocha l'honneur d'avoir ouvert, en 1526, la liste des navigateurs auxquels est due la

(1) Les principales sources où j'ai puisé, sont: les *Archives du gouvernement*, à Guam; les *Lettres édifiantes*; l'*Histoire des navigations aux Terres australes*, du président de Brosses; l'*Historia general de Filipinas*, par el P. Fr. Juan de la Concepcion; les *Voyages aux Indes occidentales*, de François Coréal; l'*Histoire générale des Voyages*, de l'abbé Prévost; a *Chronological history of the voyages and discoveries in the South sea*, by J. Burney, &c. &c.

Iles Carolines.
Histoire.

connaissance des Carolines (1). Les îles qu'il nomma *Sequeira*, ne paroissent être autres, en effet, que les *Matelotas*, situées dans l'E. N. E. des Palaos.

Naviguant pour se rendre des Mariannes aux Moluques, Alvaro de Saavedra découvrit, en 1527, par 11° de latitude septentrionale, un archipel qu'il nomma *îles de los Reyes*, et qui sont évidemment les îles Égoy (2), un des groupes les plus importants des Carolines. Après avoir fait un court séjour à Tidor, et abordé à la Nouvelle-Guinée (3), Saavedra courut encore, en 1528, à 250 lieues loin de cette terre, et aperçut d'autres îles, par 7° de latitude, où il vit des habitans blancs et barbus. Ce gisement, et les mêmes caractères que nous avons retrouvés, non sans étonnement, chez un petit nombre de Carolinois, ne permettent pas de douter qu'une de ces îles ne soit *Poulousouk*.

Contrarié par les vents, et forcé d'abord de revenir aux Moluques, Saavedra, l'année suivante, visita quelques îles nouvelles désignées par lui sous le nom de *los Pintados* et *los Buenos-Jardines* : nous reconnoissons dans les premières une portion des îles Ralik, et dans les secondes l'extrémité Nord des Radak, groupe exploré long-temps après (4) par le capitaine russe Kotzebue.

Ces parages cessèrent d'être fréquentés jusqu'en 1543, où Villalobos visita quelques îles déjà signalées et connues (5).

Legaspi aperçut aussi, en 1565, ces mêmes îles Buenos-Jardines, et l'on croit encore les Pescadores, ou l'extrémité Nord des îles Ralik, ainsi que les îles Arcifes, situées plus à l'Ouest.

(1) Je ne compte pas au nombre des îles Carolines, l'île San-Bartholomé, découverte en 1526 par Loyasa; car étant par 14° de latitude N., elle dépasse les limites de cet archipel.

(2) Ces îles se trouvent indiquées, sur quelques cartes anciennes, sous le nom de *Garbanzos*, c'est-à-dire, des *Pois chiches*, probablement parce que, suivant leur usage, les pilotes carolinois en figurèrent la position respective par l'arrangement de quelques-unes de ces graines. On les connoît aussi sous celui de *Falalep*, que porte l'île principale.

(3) Par 128° de longitude à l'Est de Paris. La Nouvelle-Guinée avoit été découverte par Loyasa l'année précédente.

(4) En 1816 et 1817.

(5) Notamment les Buenos-Jardines de Saavedra. Les Espagnols ont attribué à Villalobos la découverte de celles des Carolines qui gisent au Sud des Mariannes, opinion dont j'ai trouvé la preuve dans les archives de Guam, et qu'on a d'ailleurs imprimée. Il n'est pas douteux que ce navigateur n'ait vu quelques-unes des Carolines; mais rien n'est si incohérent que les récits qui ont été publiés de sa navigation depuis la Nouvelle-Espagne jusqu'aux Philippines.

Dans les *Lettres édifiantes*, le P. Cantova présume que les métis blancs qu'on trouve aux Carolines descendent de Martin Lopez, qui, pour avoir cherché à s'emparer d'un vaisseau espagnol dont il étoit pilote, fut abandonné, en 1566, avec vingt-huit de ses complices, sur une île barbare à l'Est des Mariannes. Nous ne saurions partager cette opinion, que démentent assez les faits observés précédemment par Saavedra.

Iles Carolines.
Histoire.

Drake, allant par l'Ouest de la côte d'Amérique en Europe, découvrit, le 30 septembre 1579, des îles qu'il nomma *Islands of Thieves*, et qui paroissent être les îles situées au Sud de Yap (1); il y séjourna trois jours.

En 1595, Quiros, successeur de Mendaña, fit la découverte de l'île *Hogoleu* (2), qui d'abord reçut des Espagnols le nom de *Quirosa*, puis celui de *Torrès*, d'un capitaine de cette nation (3).

La flotte de Nassau, sous les ordres de l'amiral Schapenham, vit, en 1625, deux îles seulement du groupe des Égoy.

Les Espagnols étoient établis aux Mariannes depuis plusieurs années, lorsque en 1686, le pilote Lascano, commandant un de leurs navires, aperçut, au Sud de la route qui conduit de la Nouvelle-Espagne aux Philippines, une île qui, nommée par lui *Carolina* en l'honneur du roi Charles II, transmit ensuite son nom à toutes celles qu'on découvrit dans ces parages. Cette île est, sans aucun doute, *Farroilep*: elle fut depuis cherchée long-temps et en vain par le pilote mariannais Alonzo Soon (4).

Dix ans après le voyage de Lascano, deux pirogues sorties, non pas des Palaos, comme on l'a publié (5), mais des îles Lamoursek, situées au Sud des Mariannes, furent portées par un coup de vent, avec les

(1) Elles portent, sur la carte n.º 7 de notre Atlas hydrographique, le nom d'îles *Lamoliao Orou*. L'île Yap est nommée aussi *Éap* par quelques auteurs.

(2) Cette île git par 6º environ de latitude Nord, et on ne lui donne pas moins de 25 lieues de tour.

(3) On a cru assez gratuitement, ce me semble, que Schouten ayant vu en 1615 dans le grand Océan, et à plus de mille lieues au S. E. des Mariannes, une grande pirogue double, cette embarcation, pleine de monde, devoit appartenir aux Carolines. Schouten étoit alors dans le voisinage des îles des Amis, dont les Carolinois ne s'approchent guère; ils n'ont point d'ailleurs chez eux de doubles pirogues. (Voyez le *Voyage d'Anson*, l'*Histoire générale des voyages*, a *Chronological history of the voyages and discoveries in the South sea*, &c.)

(4) On ne dit pas à quelle époque; mais il paroît que ce n'est pas plus tard que l'année 1700.

(5) A cette époque, le nom de *Palaos* se donnoit généralement à toutes les îles connues aujourd'hui sous celui de *Carolines*.

Iles Carolines.
Histoire.

vingt-neuf personnes tant hommes que femmes qu'elles contenoient, sur l'île Samar, l'une des Philippines. Ces pauvres gens s'étant embarqués, au nombre de trente-cinq, pour se rendre sur une île voisine, avoient été jetés en pleine mer par un ouragan : d'abord ils luttèrent, pendant soixante-dix jours, contre le mauvais temps, espérant toujours pouvoir accoster quelqu'une des îles qui leur étoient connues ; mais ce fut en vain. Tourmentés par une effroyable disette, ils furent forcés de s'abandonner à la fureur des vents, qui les conduisirent enfin aux Philippines, où on les traita avec humanité. Deux femmes, qui autrefois avoient été jetées de la même manière sur cette côte, servirent d'interprètes, et l'une d'elles trouva parmi ces étrangers quelqu'un de ses parens : cinq personnes étoient mortes pendant le voyage ; une sixième mourut à leur arrivée. On obtint des autres quelques détails intéressans sur leur pays natal.

L'existence des Palaos avoit été démontrée, plusieurs années auparavant, d'abord par des fumées qu'on avoit aperçues dans l'Est de Samar, mais plus positivement par l'arrivée de diverses pirogues de ces îles, que le mauvais temps avoit forcées à chercher un abri sur l'île Mindanao.

Dans le cours de cette année, le pilote Juan Rodriguez échoua sur le banc de Santa-Rosa, et vit de là l'île Farroïlep, découverte par Lascano, ainsi que les deux petites îles qui l'avoisinent.

Les colons mariannais ne furent pas heureux dans l'expédition qu'ils envoyèrent, vers la même époque, à la recherche et à la conquête des îles dont on venoit récemment de constater l'existence ; car ils ne purent pas retrouver la *Carolina*, ou Farroïlep, l'une d'elles, quoique sa position eût été déjà bien constatée.

Cependant les récits des naturels jetés, l'année précédente, sur l'île Samar, avoient tout-à-fait éveillé le zèle des Espagnols : un nouvel armement fut préparé, presque entièrement aux frais de quelques particuliers ; mais le vaisseau, forcé de dérader pendant l'absence du capitaine, fut emporté en pleine mer, sans que jamais depuis (1697) on ait pu connoître son sort. Le P. Clain, jésuite, fit part de cet événement au général de sa société, comme aussi des renseignemens qu'il avoit obtenus des vingt-neuf insulaires des îles Lamoursek. Dans la persuasion où l'on étoit qu'on parviendroit à en faire la conquête, l'échec qui venoit d'avoir lieu

ne parut qu'un retard dans l'exécution. Plein de cette idée, les PP. Clain et André Serrano furent députés auprès du pape pour lui présenter la carte de ces îles, dressée par l'un d'eux, d'après les indications mêmes des Indiens, et l'intéresser en faveur de ce nouveau domaine offert au christianisme. Clément XI approuva le projet d'établissement d'une mission sur ce point, et engagea le roi d'Espagne à fournir aux missionnaires les vaisseaux nécessaires à cette entreprise; les archevêques de Manille et du Mexique eurent ordre de concourir de tout leur pouvoir à cette œuvre difficile et périlleuse, et Louis XIV lui-même écrivit à Madrid pour en faire hâter l'accomplissement.

En conséquence de ces dispositions, une galiote quitta les Philippines, en 1708, emportant trois religieux missionnaires et vingt-cinq soldats. Mais leurs efforts furent sinon aussi désastreux, du moins aussi inutiles que ceux de leurs prédécesseurs; puisque, après une longue navigation où l'on ne put rien découvrir, on fut obligé, manquant d'eau et de vivres, de retourner à Manille.

Un chef carolinois, parti de l'île Feis (1), venoit d'être obligé, par la force des vents, d'aborder à Palapag (2) avec sa femme et ses enfans: Moak étoit son nom. Croyant avoir en eux des guides sûrs, le gouverneur espagnol Zabalburis fit préparer un nouveau bâtiment pour continuer les recherches; malheureusement d'horribles tempêtes et un ciel nébuleux empêchèrent encore d'apercevoir ce que l'on cherchoit, en sorte qu'il fallut, en septembre, revenir à Palapag, d'où l'on étoit parti le 1.^{er} juin.

Loin d'être découragé par tant d'obstacles et de travaux infructueux, un nouveau gouverneur, le comte de Lizarra, équipa deux navires, dans la vue de leur donner la même destination; mais, par une sorte de fatalité attachée à l'entreprise, l'un échoua près de Palapag, et se perdit. D. Francisco Padilla, commandant de l'autre vaisseau, partit seul, en conséquence, le 14 novembre 1710, emmenant avec lui quatre-vingt-six personnes, parmi lesquelles étoit Moak avec sa famille, ainsi que les religieux Duberron, Cortil et Baudin. Le 30, il arriva devant deux îles qu'on appela *Sant-Andres*, mais que les naturels nomment *Soronsol* et

(1) Île située dans l'Est des îles Égoy.

(2) Port de l'île Samar.

Iles Carolines.
Histoire.

Kadokapoué (1). Poussés par leur zèle, et engagés d'ailleurs par l'accueil pacifique des indigènes, les pères Duberron, Cortil, et quatorze personnes de l'équipage, s'embarquèrent dans la chaloupe, le 5 octobre, et se rendirent à terre, accompagnés de Moak.

Le vaisseau cependant, ne trouvant là ni port ni mouillage, ne put jeter l'ancre sur cette île, et fut réduit, pendant quatre jours, à lutter contre les courans qui l'en éloignoient. Quelques insulaires qui vinrent à bord montrèrent le gisement des îles voisines *Merières* et *Poul* (2). Le 11, on aperçut *Panlog*, ou *Babletoup*, capitale des Palaos, dont quelques naturels étant venus à bord se montrèrent si incommodes qu'il fallut faire feu sur eux. Le surlendemain, on se dirigea de nouveau vers *Soronsol*, dans l'espoir d'y reprendre la chaloupe et les personnes qu'on y avoit laissées : ce fut en vain. Padilla, pendant plusieurs jours, chercha d'abord à se maintenir aux environs de l'île; mais ne découvrant aucune trace de ses infortunés compagnons, ne recevant même, contre l'ordinaire, aucune visite des insulaires, il dut avoir les plus tristes pressentimens. Privé d'embarcation pour descendre à terre, et commençant d'ailleurs à manquer d'eau et de vivres, il fut enfin forcé, le 21 décembre, de reprendre la route de Manille, rapportant pour tout fruit de son voyage le récit de ce déplorable événement.

Padilla n'étoit pas encore de retour, quand D. Miguel Eloriaga partit lui-même pour reconnoître les Palaos : ce voyage probablement n'eut point de résultat heureux; aucune relation du moins n'est restée pour le constater.

Au desir de conquérir les Carolines se joignit alors celui de sauver les Espagnols laissés à *Soronsol*. Pour atteindre ce double but, le P. Serrano fit armer un navire à Manille, qui, monté par des marins choisis, portant plusieurs missionnaires, et commandé par D. Blas de Lesso, mit à la voile vers la fin de 1711. N'étant encore qu'en vue des côtes de l'île *Marindouqué* (3), un coup de vent terrible assaillit le vaisseau, qui fut

(1) Ces îles sont au Sud-Ouest des Palaos. La plus septentrionale des deux, appelée ici *Soronsol*, est aussi connue sous les noms de *Sonrol*, *Sonsorol*, &c.

(2) Nommée depuis *Poulo*, puis abusivement, *Poulou-Anna*, ou même simplement *Anna*.

(3) Une des Philippines.

bientôt entièrement perdu ; deux matelots seulement échappèrent au naufrage.

Iles Carolines.
Histoire.

Le 30 janvier de l'année suivante, le bâtiment qu'on avoit coutume d'envoyer aux Mariannes, eut ordre d'aller, à son retour, sous le commandement de D. Bernard d'Égoy, à la recherche des hommes laissés sur Soronsol. Cet officier aperçut, le 6 février, deux petites îles, et les jours suivans plusieurs autres, au nombre de dix-huit, qui, d'après lui, furent nommées *îles Égoy* ; il apprit des naturels les noms particuliers de plusieurs d'entre elles, comme Falalep et Mogmog, qui sont les principales. Enfin, le 19, il eut connoissance de Soronsol ; mais continuellement repoussé par les courans et les vents contraires, il revint à Manille, ne ramenant avec lui que deux Indiens des îles qu'il avoit découvertes, sans aucune nouvelle des malheureux missionnaires et de leurs compagnons.

Toutes les recherches faites pendant les dix années qui suivirent l'abandon des PP. Duberron et Cortil, à Soronsol, ne donnèrent pas de résultat plus satisfaisant ; car, si d'un côté on lit dans une lettre du P. Cazier, écrite de Chine, que, de leur propre aveu, les indigènes ont, à l'instigation de Moak, massacré les Espagnols, il est dit positivement dans une autre, datée de Manille en décembre 1721, qu'on n'a encore rien pu découvrir sur leur sort, mais que sans doute ils ont été victimes des sauvages.

A cette époque, l'espoir d'arriver aux Carolines étoit sinon éteint, du moins fort ralenti par tant de vaines tentatives, lorsqu'un événement imprévu vint le ranimer tout-à-coup. Une pirogue que montoient plusieurs Indiens, hommes, femmes et enfans, aborda, le 19 juin 1721, dans la baie de Tarofoso, sur la côte orientale de Guam : le surlendemain, une autre barque portant six personnes prit terre à la pointe Oroté (1), sur la même île. Sorties de Farroïlep pour se rendre à Gouliay (2), elles avoient été jetées par un coup de vent sur les côtes de la principale des Mariannes. Les Espagnols traitèrent ces insulaires avec bonté, et

(1) C'est la pointe la plus occidentale de l'île Guam.

(2) Île dont le nom s'écrit aussi *Guliay*, *Ulie*, *Olié*, *Ula*, *Ulee*, et même *Vlee*. Il est douteux si les insulaires qui montoient ces pirogues étoient de Farroïlep ou de Gouliay ; ce qui est certain, c'est qu'il n'y a pas une grande distance entre ces îles.

Iles Carolines.
Histoire.

en reçurent des renseignemens détaillés sur la situation et le nombre de leurs îles (1), les mœurs des habitans, la religion, le gouvernement, &c (2). Il n'en falloit pas tant pour exciter l'ardeur des missionnaires. Le P. Cantova entreprit de réaliser les projets qu'on avoit tant de fois conçus, et se mit en route, en 1722, avec les Carolinois dont il vient d'être fait mention. Malgré de tels secours, il chercha en vain leurs îles natales, depuis le 11 mai jusqu'au 6 juin, et fut enfin forcé de faire voile pour Manille sans en avoir trouvé aucune.

Revenu à Guam, il obtint encore, neuf ans après, la permission d'entreprendre ce voyage, et partit d'Agagna (3), le 11 février 1731, sur un petit navire, ayant avec lui le P. Victor Walter, douze soldats, huit mousses et un Carolinois naufragé, qu'on avoit baptisé à Guam six ans auparavant. Plus favorisé cette fois, le P. Cantova parvint, le 2 mars, à Mogmog, d'où il passa à Falalep, la plus grande de toutes les îles Égoy. Il s'y établit, fut accueilli avec amitié par les naturels, et commença ses travaux apostoliques. Cependant il fallut se séparer du P. Walter, le compagnon de ses premiers succès, que pour son malheur il ne devoit plus revoir. Celui-ci fit voile de Falalep le 30 mai, dans l'espérance de retourner aux Mariannes, d'où il rapporteroit les secours et les provisions nécessaires à la nouvelle mission : mais la contrariété des vents l'ayant forcé de relâcher à Manille, il ne put, malgré son impatience, remettre en mer que le 12 novembre de l'année suivante, sur un vaisseau qui alloit à Guam ; encore fut-il rudement éprouvé dans ce voyage, puisque le navire, en arrivant, échoua sur cette île au port de Mérizo.

Opposant la constance la plus inébranlable à d'aussi constans revers,

(1) C'est dans ces entretiens que fut tracée la célèbre carte des Carolines du P. Cantova, publiée ensuite dans les *Lettres édifiantes*.

(2) « La chose n'étoit pas facile, dit Cantova, car leur langage nous étoit tout-à-fait inconnu, et nous manquions d'interprètes pour nous faire entendre ; cependant, comme quelques-uns demeuroient dans notre maison, à force de les fréquenter et de les faire parler sur des choses que je leur indiquois par signes, en moins de deux mois je fus en état de traduire en leur langue le Signe de la croix, l'Oraison dominicale, le Symbole des apôtres, les Commandemens de Dieu, et un Abrégé du christianisme. Ces insulaires restèrent quatre mois dans l'île Guam. » (*Lettres édifiantes*.)

(3) Ville capitale des Mariannes.

le P. Walter retourna aux Philippines, pour y presser l'équipement d'un autre navire qui, avec de nouveaux missionnaires, partit enfin de Manille pour les îles Égoy, monté par quarante-quatre hommes, tant matelots que soldats. Falalep fut aperçu le 9 juin. Le P. Walter, inquiet du sort des compagnons qu'il y avoit laissés, et cependant joyeux de l'espoir de les retrouver et de pouvoir leur apporter d'utiles secours, s'approcha de l'île à petite distance : plusieurs coups de canon furent tirés ; mais, sinistre augure ! aucun signal ne répondit au sien ; pas un homme, Espagnol ou Indien, ne parut sur la côte ! On rangea la terre de plus près encore, et les plus tristes soupçons se confirmèrent : la croix, plantée pendant la première expédition, n'existoit plus ; le village voisin étoit en cendres ; la maison seule du bon père, et le magasin de la mission, à demi ruinés, laissoient encore voir quelques vestiges qui avoient résisté à l'incendie. Ces indices n'étoient que trop positifs ; cependant on avoit de la peine à y croire. Enfin quelques pirogues parurent portant des fruits, sans vouloir cependant accoster le vaisseau : ceux qui les montoient, avec une crainte et une inquiétude marquées, répondirent aux questions qu'on leur fit sur le P. Cantova et ses compagnons, qu'ils étoient passés à l'île Yap. Un seul d'entre eux se hasarda à venir à bord ; on l'y retint par force ; et l'on sut de lui que, dix jours après le départ du vaisseau, le P. Cantova, à l'instigation du Carolinois Digal, qui lui servoit d'interprète, ayant été appelé par les habitans de Mogmog pour baptiser un adulte, ceux-ci le tuèrent à coups de lance, ainsi que les deux soldats qui l'accompagnoient, sous prétexte, disoient-ils, que les *Espagnols vouloient changer leurs usages* ; mais qu'effrayés ensuite de ce meurtre, ils lui donnèrent la sépulture réservée aux chefs ; que lorsque la nouvelle de ce désastre arriva à Falalep, les insulaires assaillirent les Européens qui y restoient, et qu'après une courageuse résistance, accablés par le nombre, ils finirent par y être massacrés jusqu'au dernier. Ce récit enlevait toute espèce d'espoir : cependant le P. Walter, dans l'impossibilité qu'il y avoit de jeter l'ancre à Falalep, ne laissa pas de faire route vers l'île Yap. On la chercha vainement pendant quatre jours, après lesquels le navire se dirigea vers Manille, où il arriva le 14 juillet 1731.

Telle fut la dernière expédition régulière des Espagnols aux Carolines ;

Iles Carolines.
Histoire.

Iles Carolines.
Histoire.

la peine qu'ils ressentirent de son non-succès les força d'abandonner la conquête de ces îles, que tant d'efforts et de dépenses infructueuses leur avoient déjà fait juger comme très-difficile.

Depuis lors les communications avec les Carolines ne furent plus qu'accidentelles, et séparées quelquefois par de grands intervalles de temps. C'est ainsi qu'en 1756 un des insulaires fut jeté sur les côtes des Mariannes; un autre y arriva, l'année suivante, après avoir préalablement touché aux Philippines : tous deux s'établirent à Guam, où ils rendirent plus tard d'importans services comme interprètes.

Dans leurs voyages autour du monde, le capitaine Carteret reconnut, en 1767, mais sans s'y arrêter, les îles Soronsol, et le capitaine Wallis les îles Pescadores, de l'extrémité Nord de la chaîne des îles Ralik : six ans plus tard, D. Felipe Tompson découvrit celles de la Passion, de Saint-Augustin (1), &c.

L'existence des îles Palaos (2) étoit encore révoquée en doute en Europe, quand le naufrage du navire anglais *l'Antelope* sur ces côtes, en 1783, vint appeler vivement l'attention. Le capitaine Wilson, qui le commandoit, et son équipage, restèrent trois mois à terre; étant parvenus à construire une petite embarcation, ils se rendirent en Chine. Le récit de leurs aventures a été donné au public (3), ainsi qu'une description sommaire des habitans et de leurs usages.

Vers la fin de mai 1787, trois *tamors* ou chefs de l'île Lamoursek arrivèrent aux Mariannes, après dix jours de navigation, dans deux pirogues montées par treize hommes. Le gouverneur espagnol en obtint plusieurs renseignemens positifs et curieux.

Plusieurs de ces insulaires, touchés de l'accueil qui leur avoit été fait, partent, en 1788, pour retourner à Guam; mais surpris par un ouragan, aucun d'eux ne put revoir sa terre natale.

Une grande partie de la chaîne des îles Radak est explorée cette même année par les capitaines Marshall et Gilbert; le premier, sur *le Scarborough*;

(1) Voyez la planche n.º 7 de notre Atlas nautique.

(2) Les Anglais donnent à ces îles le nom de *Pelew*; mais celui que je leur conserve est beaucoup plus ancien.

(3) Sous ce titre : *an Account of the Pelew islands, &c.*, by G. Keate.

le deuxième, sur la *Charlotte*. Plusieurs des groupes qui la composent reçoivent les noms de *Mulgrave*, *Arrowsmith*, *Pedder*, *Daniel*, *Ibbetson*, *Calvert* et *Chatam*.

Iles Carolines.
Histoire.

La relation attachante des aventures du capitaine Wilson aux Palaos, fit penser au capitaine Mac-Cluer qu'on devoit rencontrer là plus qu'ailleurs le bonheur et la vertu. Parti de Bombay, en 1790, pour une mission scientifique, il s'arrêta sur ces îles, dans le dessein de remettre aux chefs du pays les présens que leur destinoit la compagnie des Indes anglaise; il s'attacha, pendant quelque temps, à faire connoître aux naturels l'art d'élever les bestiaux et de se servir des instrumens aratoires qu'il leur avoit apportés. Revenu aux Palaos trois ans après, il résolut d'accomplir le projet, long-temps médité, de s'y établir avec sa famille. Quinze mois de séjour ne lui firent cependant pas rencontrer l'âge d'or qu'il avoit rêvé, mais lui procurèrent un ennui si insupportable, qu'à la fin il résolut de s'en affranchir. D'abord il alla en Chine, revint une dernière fois aux Palaos en 1794; d'où, après avoir expédié sa famille pour Bombay, il partit pour s'y rendre lui-même sur un autre navire. L'ignorance absolue où l'on est de son sort a dû faire présumer qu'il avoit péri en mer (1).

Pendant la durée des aventures précédentes, plusieurs navigateurs aperçurent des portions de l'archipel des Carolines. En 1791, le capitaine Hunter voit quelques îles dans le voisinage de Gouliay et de Yap; le *Royal-Admiral*, l'année suivante, découvre une portion des îles Ralik, à laquelle il donne les noms de groupe *Muskitto* (2) et d'îles *Baring* (3). Le navire *l'Exeter*, deux ans après, reconnoît la partie méridionale de Yap; le *Musgrave*, les îles de la Passion, qu'il nomme *Seven islands*; puis Poulousouk, et un petit nombre d'autres. Les îles de la Passion sont encore aperçues par le *Britania*, en 1794.

C'est aussi dans le cours de la même année que le capitaine Butler découvre les îles *Brown*, dans l'Ouest de Ralik, et qu'on obtient une connoissance plus exacte du groupe des Gouliay. Une pirogue partie de la principale de ces îles, assaillie par un coup de vent qui

(1) Voyez *a Supplement to the Account of the Pelew islands*, by John Pare Hockin.

(2) Ce sont, je crois, les îles *Odia* des naturels.

(3) Peut-être les îles *Namurik*.

Iles Carolines.
Histoire.

la fait errer deux mois à l'aventure, arrive, dans l'état le plus déplorable, sur la côte d'Ynarahan (pl. 59), où les trois hommes qui la montoient reçoivent des Espagnols toute espèce de secours. Une carte de ces îles, dressée par le gouverneur d'après les informations que les naufragés lui donnèrent, a été conservée depuis dans les archives de Guam (1).

Le capitaine Mortlock, sur le *Young-William*, reconnoît, en 1715, les îles Rouk, et passe entre Poulousouk et Poulouhot. L'année suivante, le *Cuffnell* voit au Sud-Ouest de Yap les îles Lamoliao-Ourou (2), qu'il prend pour les Matelotas, situées beaucoup plus à l'Ouest.

Nous avons dit qu'on connoissoit déjà aux Mariannes l'existence des îles Gouliay; elles furent aperçues de nouveau, en 1797, par le navire le *Duff* (3), qui les désigna sous le nom des *Thirteen islands*; le même vaisseau eut aussi connoissance de quelques îles voisines de ces dernières et des Palaos.

Plusieurs groupes des îles Ralik furent encore explorés sous les noms d'îles *Hunter*, d'îles *Lambert*, d'îles *Ross*, &c.; et l'année suivante, le capitaine Fearn passa auprès des îles Brown, déjà découvertes par Butler.

Le *Nautilus* visita, en 1799, les îles Odia, de la chaîne des Ralik, et une portion des Radak; tandis qu'Ibargoïta, capitaine espagnol, rangea de près Poulousouk, île qu'il revit encore deux ans plus tard, ainsi que d'autres qui gisent au Nord de celle-là. La navigation de Lafita lui permit de reconnoître à son tour les îles de la Passion, déjà découvertes par Tompson.

D. Luis de Torrès, respectable officier, né aux Mariannes, dont nous aurons si souvent désormais à signaler l'esprit observateur et la rare instruction, étonné de l'absence prolongée des Carolinois de Lamoursek et de Gouliay qui, en 1787, lui avoient promis de revenir, profita du voyage du navire *la Maria* de Boston (4) pour aller visiter, en 1804,

(1) Cette carte diffère peu de celle qui a été gravée dans notre Atlas nautique.

(2) Voyez pl. 7 de l'Atlas précité.

(3) Le navire le *Duff* est le premier qui, sous les ordres du capitaine Wilson, ait été chargé de transporter des missionnaires anglais aux îles de Taïti, des Amis et Marquises. C'est en faisant son retour en Europe qu'il traversa l'archipel des Carolines.

(4) Le voyage de *la Maria* avoit pour but la pêche des *holothuries*, qui sont, comme on sait, les *tripangs* des Malais et les *bichos de mar* des Espagnols et des Portugais.

ses anciens amis. Ce fut alors seulement que put être constatée la perte des pirogues qui avoient quitté ces îles en 1788, et dont, jusqu'à cet instant, on avoit tout-à-fait ignoré le sort. Les naturels crurent long-temps que leurs compatriotes avoient été massacrés aux Mariannes, et que telle étoit la cause de leur absence : D. Luis prouva l'innocence des Espagnols, et engagea les insulaires à revenir à Guam; ils le promirent, et depuis cette époque jusqu'à celle où se termine cette notice historique, ils y ont paru régulièrement, en plus ou moins grand nombre.

Le navire anglais *l'Océan* explora, la même année, quelques-unes des îles Ralik, qu'il désigna sous les noms de *Lydea* et de *Margaret*.

En 1806, Monteverde découvre les îles *Lougoulos*, puis l'île *San-Rafael*; et la frégate *la Pala*, un groupe d'autres îles dans l'O. N. O. des premières, auquel on a donné plus tard le nom de *Dunkin*.

Une pirogue de l'île *Rouk*, égarée dans sa route, en 1807, fut jetée sur l'île Guam; elle portoit quinze personnes, auxquelles on fit un accueil favorable : mais quelques salves d'artillerie, tirées pendant une fête qui se célébroit alors, ayant répandu l'effroi parmi ces timides insulaires, ils remirent en mer la nuit, quoiqu'ils n'eussent à bord aucune provision. Heureusement ces pauvres gens rencontrèrent la flotte annuelle de *Lamoursek*, dont ils reçurent des secours : le roi, en personne, se trouvoit sur cette petite escadre.

La même année, le navire *Hope* signale le premier, dans le S. O. des Ralik, l'existence de l'île *Oualan*, à laquelle on impose d'abord le nom de ce vaisseau lui-même. Le brig *Eliza* fait connoître, deux ans plus tard, les îles *Elmore*, *Banham* et *Paterson*, qui appartiennent toutes à la chaîne des Ralik; puis le capitaine *Mac-Askil*, un groupe d'îles au Sud des Arecifes; celles-ci furent vues de nouveau, en 1811, par le navire *la Providence*.

Un vent d'Ouest violent pousse, en 1813, une pirogue des Gouliay jusqu'à l'île *Aur* (*Aour*), appartenant à la chaîne des Radak. Kadu (*Kadou*), un des hommes qui montoient cette pirogue, est rencontré en 1816 par le capitaine russe *Kotzebue*, pendant le cours de son voyage autour du monde, et obtient de lui de curieux renseignemens. Le même officier complète, l'année suivante, l'exploration de la chaîne d'îles que

Îles Carolines.
Histoire.

Iles Carolines.
Histoire.

nous venons de nommer. Les cartes qu'il en a données, offrent, avec celle des Palaos, les premiers travaux *réellement exacts* qui aient été publiés sur les Carolines.

La flotte de Lamoursek qui vint à Guam en 1814, consistoit en dix-huit pirogues. A la fin de cette année, le capitaine Manuel Dublon, de Manille, découvrit, cinquante lieues à l'Est de Poulouhot et par sa même latitude, un groupe de petites îles dont une est remarquable par une assez haute montagne.

Tout porte à croire que, dans ces derniers temps, la population des îles soumises au roi de Lamoursek a tellement augmenté, que les habitans ont dû chercher ailleurs leur subsistance. Cent vingt pirogues, parties en 1816 pour se rendre sur divers points des îles voisines, eurent une navigation si désastreuse, que cent dix de ces frêles embarcations, portant 900 individus, ou près d'un sixième de la population totale soumise à ce souverain, périrent victimes des vents forcés et contraires.

Quelque considérable que fût une telle perte pour d'aussi petites îles, cependant le besoin des migrations s'y fit encore sentir. En 1818, un de leurs principaux princes, Kaoutao, accompagné de six autres *tamors*, d'une cousine du roi (1), de cinq enfans, et de quatre-vingt-dix-huit personnes de leur suite, fut envoyé en ambassade auprès de D. Medinilla, pour s'assurer si les offres qui avoient été faites au roi son maître, à diverses reprises, pour l'engager à venir s'établir, lui et ses sujets, aux îles Mariannes, étoient sincères. Ce gouverneur ayant reçu le prince au milieu de son conseil, apprit de lui que, dans le cas où l'on consentiroit à concéder à ses compatriotes les terrains qui leur étoient nécessaires, ceux-ci promettoient de vivre avec les Espagnols et les naturels de leur nouvelle patrie dans le plus parfait accord. Pour garantie de la loyauté des sentimens de son souverain, Kaoutao proposoit de laisser en otage une parente du roi, le mari de celle-ci, leurs cinq enfans, et six domestiques, avec prière de leur permettre de se fixer à Saypan, île pour lors inhabitée qu'ils préféroient aux autres. Il invita en outre, et en son propre nom, le gouverneur à garder près de sa personne, au nombre de ses

(1) On peut voir son portrait pl. 57.

serviteurs, deux jeunes insulaires dont un étoit son cousin, et témoigna le regret de ne pouvoir rester lui-même en cette qualité, attendu qu'il lui falloit aller rendre compte de sa mission. Kaoutao avoit ordre, dans le cas où ses demandes seroient agréées, d'insister pour que le gouverneur envoyât un navire d'une capacité suffisante pour transporter, des îles Lamoursek aux Mariannes, les femmes et les enfans. En effet, par suite de la catastrophe arrivée en 1816, ces insulaires n'avoient plus à leur disposition que quelques petites pirogues, auxquelles il eût été imprudent et même cruel de confier, pour une traversée aussi longue, des êtres foibles et dénués de vêtemens capables de les garantir contre les intempéries de l'air.

Îles Carolines.
Histoire.

Toutes ces propositions ayant été acceptées par le gouverneur, Kaoutao se rendit tout de suite à Saypan pour y fonder les premières bases de son établissement, c'est-à-dire, faire le choix des terrains, en tracer les démarcations, et diriger enfin la construction des maisons et des magasins nécessaires à la nouvelle colonie.

L'Uranie, parut en 1819, comme nous l'avons vu, dans l'archipel des Carolines : six îles seulement furent l'objet de son investigation rapide ; mais pendant son séjour à Guam, quelques pirogues de Lamoursek, de Satahoual et de Goulimarao, étant venues y relâcher, nous pûmes réunir sur leurs habitans un plus grand nombre d'observations intéressantes.

Nous bornerons ici l'esquisse historique, nécessairement fort incomplète, de ce vaste archipel, pour présenter quelques vues générales sur son état physique et moral.

§. II.

Considérations physiques et géographiques.

L'archipel des Carolines, désigné primitivement sous le nom de *Palaos*, puis sous celui de *Nouvelles-Philippines*, s'étend en longitude depuis 129° jusqu'à 171° à l'Est du méridien de Paris ; et en latitude, depuis le 3.^e jusqu'au 12.^e parallèle Nord, occupant ainsi un espace d'environ mille

Géographie.

Iles Carolines.
Géographie.

lieues de l'Est à l'Ouest, et de deux cent cinquante du Nord au Sud. Ces îles se divisent en plusieurs groupes, qu'à l'exemple du P. Cantova nous appellerons du nom de *provinces* (1).

Première province. — La première, ou celle qui est le plus à l'Est, comprendrait dès-lors les îles Radak et Ralik, partagées elles-mêmes en deux grandes chaînes, qui se subdivisent encore en plusieurs *attollons* (2). Ses limites en longitude sont d'une part le 171.^e méridien, et de l'autre le 164.^e

Deuxième province. — Elle s'étend depuis ce dernier terme, jusqu'au 150.^e degré de longitude, et comprend l'île Oualan, les îles Browne, les îles nommées Arcifes, Casbobas, Feyoa, de la Passion, Saint-Augustin et Basse-Triste; les îles Lougoulos ou de Monteverde, les îles Rouk, l'île Torrès ou Hogoleu (3), et un assez grand nombre d'autres dont la position est plus ou moins douteuse.

Troisième province. — Le 150.^e et le 140.^e degré de longitude forment, à la hauteur de 5° de latitude, les limites de la troisième province, qui, sous le 10.^e parallèle, ne va qu'au 142.^e méridien, pour exclure de cette circonscription l'île Feis, qui, se rattachant aux îles Égoy, appartient au groupe suivant. C'est cette troisième province que l'*Uranie* a parcourue du Sud au Nord. On ne connoît pas bien toutes les îles qui la composent, et la position de quelques autres est encore et étoit sur-tout alors fort incertaine. Indépendamment des îles que nous avons aperçues, il faut citer les îles Lamoursek, qui paroissent former un attollon particulier, composé, dit-on, de dix îles, dont sept sont fort petites : Satahoual, Mougrak (4), Ifelouk, Élato et Goulimarao, s'y

(1) D'après les renseignemens recueillis par ce savant et infortuné missionnaire, chacune de ces provinces auroit une langue distincte, ou du moins qui différeroit peu d'une île à l'autre.

(2) On appelle *attollons* ou *attolles*, un assemblage d'îles liées entre elles par des récifs de corail.

(3) Cette île, selon Cantova (*Lettres édifiantes*), auroit beaucoup plus d'étendue que Guan.

(4) Quelques personnes prétendent que Mougrak et Lamoursek sont identiquement la même île. Nous pourrions entrer ici dans une discussion étendue à ce sujet, mais elle ne prouveroit guère que l'insuffisance des documens connus pour établir une opinion définitive. Nous pensons qu'il est beaucoup plus sage d'attendre que la géographie de ces parages ait été

font aussi remarquer, de même que Gouliay, qui compose un attollon distinct, où l'on voit vingt et une îles de diverses grandeurs, dont la principale donne le nom au groupe entier: de petits navires peuvent y jeter l'ancre. Les îles Aouroupig, dans le Sud, et Farroïlep, dans le Nord, appartiennent aussi à notre troisième province.

Îles Carolines.
Géographie.

Quatrième province. — Nous rassemblons dans celle-ci les îles Égoy, qu'on dit se partager en deux attollons, l'île Feis, dont nous avons parlé déjà, et quelques autres de moindre importance, situées toutes entre 9 et 11° de latitude. Les îles de cette division ont pour limites, en longitude, le 142.^e et le 138.^e méridien (1). Falalep et Mogmog, appartenant toutes deux au groupe des îles Égoy, en sont les capitales.

Cinquième province. — L'île Yap, à laquelle on ne donne pas moins de quarante lieues de tour; les îles Phillip, celles de Hunter, et le groupe de Lamoliao-Ourou, dont Nolog paroît être l'île principale, constituent la cinquième province: ses limites en longitude sont le 138.^e et le 134.^e méridien.

Sixième province. — Les îles Palaos (Pelew des Anglais), les îles Matelotas, Katrikan, Johannes, Soronsol, Kadokopoué, &c., appartiennent à la sixième et dernière province, qui est aussi la plus occidentale.

Constitution générale. — S'il étoit permis de juger des îles Carolines par le petit nombre de celles que nous avons examinées, nous devrions croire qu'elles sont toutes basses, uniformes et assez fertiles, quoique exactement faite, que de se perdre en conjectures sur la position qu'occupe ou que n'occupe pas telle ou telle de ces îles, et sur les noms qu'on leur donne ou qu'on devoit leur donner.

D'habiles navigateurs s'occupent aujourd'hui, comme à l'envi, de compléter cette géographie, où règne encore tant d'incertitude: ce sera plus tard, par la réunion de tous ces travaux, qui ne laissent pas d'avoir leurs difficultés et leurs dangers, qu'on pourra espérer de jeter quelque lumière dans la discussion des relations anciennes, et de rectifier ce que nous ne donnons maintenant que comme de simples aperçus. Rendons néanmoins hommage aux premières difficultés vaincues, et à la sagacité comme au courage des voyageurs qui nous ont ouvert la route.

(1) C'est au moins ce que l'on doit conclure de la position approchée qu'on donne aux îles qui nous occupent. Peut-être pourroit-on soupçonner qu'elles s'étendent un peu plus à l'Ouest que nous ne l'indiquons ici.

Les Carolines. la végétation y soit pâle, et bien différente par conséquent de la belle verdure des Moluques; enfin que l'abord en est difficile, à cause des récifs qui les entourent. Mais nous savons qu'il n'en est pas toujours ainsi: il y en a de hautes, et plusieurs laissent entre les récifs des ports favorables à la sûreté des navires. Nous nous bornerons à ces généralités, que nous ne saurions dépasser sans sortir du plan que nous avons dû nous prescrire.

Productions. L'arbre à pain et le cocotier paroissent y être très-communs; ces grands végétaux, avec le bananier et certaines racines farineuses, occupent, sans aucun doute, un rang distingué parmi les élémens de la nourriture de l'homme. Nous ne pouvons rien dire de plus sur les productions de la terre. La tortue, qui se plaît sur les rivages sablonneux, les coquillages, et une grande variété d'excellens poissons, sont les seuls animaux qui paroissent offrir des ressources alimentaires. La poule domestique, naturalisée sur quelques îles, n'y est que peu multipliée. On assure qu'on n'y voit aucun quadrupède; ce qu'il faut peut-être entendre de celles des îles qui n'ont que de petites dimensions. Les holothuries ou tripangs y abondent; mais les naturels n'ont fait jusqu'ici aucun usage de cette denrée si recherchée des Chinois.

Météorologie. *Température.* — La moyenne de plusieurs jours d'observations thermométriques, prises du 9 au 15 mars, et rapportées à la latitude de $7^{\circ} 20'$ Nord, nous a donné, pour la température de l'air, $26^{\text{d}},9$, et pour celle de la mer, à sa surface, $27^{\text{d}},4$.

Vents. — Il n'est pas douteux que les Carolines ne soient toutes placées sous l'influence des moussons: celle qui souffle de l'Est amène le beau temps; l'autre est accompagnée de tempêtes et d'orages. Le voisinage où ces îles se trouvent des Mariannes, nous fait penser que ce que nous dirons plus tard des vents qui règnent dans ce dernier archipel, sera également applicable à celui des Carolines.

§. III.

De l'homme considéré comme individu.

Quelque similitude qu'il soit permis de supposer exister entre les Carolinois que nous avons observés et ceux des autres provinces, nous devons prévenir que, dans ce qui va suivre, nous aurons plus particulièrement en vue les habitans des îles Poulousouk, Poulouhot, Tamatam, Ollap, Fanadik, Satahoual, Gouliay, Goulimarao et Lamoursek, entre lesquels nous n'avons remarqué aucune différence appréciable.

Qualités physiques. — « La couleur de leur peau, dit M. Gaimard, est assez difficile à bien déterminer; on pourroit dire qu'elle est intermédiaire entre le noir olivâtre et le rouge cuivré. Ils ont en général les cheveux longs, noirs, lisses ou crépus (1); plusieurs les ont ramassés derrière la tête; chez d'autres, ils tombent majestueusement sur les épaules en boucles élégantes, qui ne sont point le produit de l'art, et que l'on voit flotter au gré du vent. Ces insulaires, d'une taille assez ordinairement au-dessus de la moyenne, sont musculeux, forts et bien constitués; quelques-uns sont grands, bien faits et fort beaux hommes; ils ont les traits réguliers, le front haut, les yeux vifs, variant du gris au noir; le nez bien dessiné, quoique peut-être un peu large à sa base; la bouche grande, sans être disproportionnée, et garnie de dents éblouissantes de blancheur; les lobes des oreilles percés d'une ouverture tellement grande, qu'ils descendent presque sur les épaules; leur physionomie, enfin, est intéressante, spirituelle et douce. La barbe n'a pas la même forme chez tous les individus: les uns l'ont très-forte et réunie aux favoris, d'autres, et c'est le plus grand nombre, n'en laissent subsister qu'une touffe au menton; quelques-uns ont des moustaches qui, dans ce cas, sont assez longues (2).

(1) Nous avons vu, dans une des plus grandes pirogues, un vieux homme à cheveux blancs.

(2) Le P. Cantova, dans les *Lettres édifiantes*, parle ainsi de quelques Carolinois qui vinrent de Farroilep à Guam, en 1721: « Ces peuples sont bien pris dans leur taille; ils l'ont haute

Hes Carolines.
De l'homme
comme
individu.

Tatouages. — » Leur peau est ornée de différens tatouages ordinairement bleus, quelquefois noirs, dont la régularité et l'élégance sont des plus étonnantes. (*Voyez* pl. 53, 54, 55 et 57). Quelques individus ont treize raies sur chaque jambe, ce qui donne à cette partie de leur corps l'apparence de ces bas rayés qu'on portoit autrefois en France : il n'est pas rare de leur voir sur l'avant-bras le même nombre de raies, que des intervalles égaux séparent constamment : tel porte, au-dessous de chaque mamelle, une simple barre garnie en dessous de petits traits perpendiculaires, figurant comme une sorte de peigne; tel autre a des lignes transversales sur la face antérieure de chaque épaule; il en est qui portent sur les bras des figures de poissons grossièrement dessinées, ou bien qui se font à la face interne de chacun de ces membres, des marques transversales et un moins grand nombre de raies longitudinales, qui se terminent toutes à la même hauteur : celui-ci n'est presque pas tatoué; celui-là réunit sur son épiderme tous ces divers genres d'agrémens. Nous avons conjecturé que le plus ou moins de tatouage étoit toujours en rapport avec le rang social de l'individu : mais cette opinion est opposée à celle de Kotzebue, qui dit expressément (1) que les nobles ne se tatouent pas plus que les gens du peuple. Le chef carolinois que nos camarades visitèrent à Tinian, avoit le corps bariolé de la sorte avec un art admirable. » (*Voyez* pl. 57.)

Les seules femmes carolinoises que nous ayons vues sont représentées, l'une pl. 53, l'autre pl. 57. Celle-ci, née à Lamoursek, se trouvoit alors à Tinian, et y fut dessinée : nous avons parlé plus haut du rang qu'elle occupoit. La première vint à Guam dans une pirogue de Satahoual, avec son enfant, jeune fille de six ans, dont la figure étoit intéressante; mais la physionomie de la mère, âgée de vingt-cinq ans, respiroit sur-tout la douceur et la bonté : elle avoit les mains et les pieds d'une dimension et d'une régularité parfaites. On la fit vêtir à son arrivée; car, au langouti près, elle ne portoit, comme ses compatriotes, aucun vêtement. Elle n'eut point l'air embarrassé dans ce nouveau costume : son caractère étoit gai, vif et

et d'une grosseur proportionnée : la plupart ont les cheveux crépus, le nez gros, de grands yeux très-perçans et la barbe assez épaisse. »

(1) *A Voyage of discovery, in 1815 — 1818*, t. III.

spirituel; elle nous amusa beaucoup par sa pantomime expressive. A en juger par ces deux-là, il seroit présumable que les femmes ont l'habitude de se tatouer moins que les hommes, et que c'est particulièrement aux jambes qu'elles placent ce genre d'ornement; sur les épaules de l'une d'elles, on remarquoit aussi cependant de légères mouchetures artificielles. Leurs oreilles avoient le lobe percé et non moins distendu que chez les personnes de l'autre sexe.

Iles Carolines.
De l'homme
comme
individu.

Hommes blancs. On se rappelle que, pendant notre séjour aux îles des Papous, nous reconnûmes qu'il existoit, parmi la race brune de ces contrées, quelques individus d'une peau sensiblement aussi blanche que celle des Européens : cette singulière anomalie vint de nouveau frapper nos regards, lorsque nous traversâmes l'archipel des Carolines; là nous aperçûmes un insulaire dont la blancheur étoit également bien prononcée. Plusieurs navigateurs (1) ont fait des remarques analogues dans les mêmes parages, et à une époque même fort ancienne. Il ne paroît pas que, jusqu'ici, ce phénomène ait été expliqué d'une manière satisfaisante.

Dimensions du corps. — M. Gaimard mesura les différentes parties du corps de deux Carolinois, et les détails de cette opération sont consignés dans le tableau suivant. L'un de ces individus, désigné par le n.º 1, étoit un grand et bel homme, fortement constitué, ayant une heureuse physiologie, que relevoient de beaux cheveux noirs bouclés et un tatouage

(1) Sans parler de Saavedra, qui a été cité plus haut (pag. 48), voici ce que raconte l'historien du voyage de Marion, le capitaine Crozet : « J'ai vu à la Nouvelle-Zélande trois ou quatre Indiens qui avoient les cheveux rouges. Il y en avoit parmi eux qui étoient aussi blancs que nos matelots; et nous avons vu souvent, sur nos vaisseaux, un grand jeune homme bien fait, de 5^p 11^{bo} [1^m,922], qui eût pu passer pour un Européen, par sa couleur et par ses traits. J'ai vu une fille de quinze ou seize ans aussi blanche que nos Françaises. »

« Il y a parmi eux (les habitans de l'île Gouliay [Ulée]), dit le P. Cantova dans les *Lettres édifiantes*, beaucoup de métis et quelques nègres qui leur servent de domestiques. Il est vraisemblable que les nègres viennent de la Nouvelle-Guinée, où ces insulaires ont pu aller du côté du Sud; pour ce qui est des blancs, sans m'arrêter aux moyens dont la divine Providence a pu se servir pour les conduire dans ces îles, je rapporterai seulement mes conjectures. » Or, ces conjectures sont justement celles que j'ai fait connoître et que j'ai combattues plus haut (pag. 77).

Le même auteur dit encore (*loc. cit.*) que, parmi les habitans d'Hogoleu, il se trouve des nègres, des mulâtres et des blancs.

Iles Carolines.
De l'homme
comme
individu.

magnifique, qui lui avoit fait donner à bord le nom de *beau tatoué*. Celui n.° 2, l'un des plus petits Carolinois que nous ayons vus, paroissoit aussi fort bien constitué : il avoit les lèvres saillantes, les cheveux noirs, longs et plats, le lobe de l'oreille largement percé : d'un côté il portoit un clou dans la duplication de cet organe; l'autre oreille étoit garnie d'un hameçon.

DÉSIGNATION DES MESURES PRISES.	VALEUR DES MESURES POUR LE CAROLINOIS	
	N.° 1.	N.° 2.
Hauteur du corps	1 ^m ,787.	1 ^m ,624.
— de la colonne vertébrale.....	0,659.	0,602.
Grande circonférence de la tête.....	0,735.	0,711.
Petite circonférence de la tête.....	0,596.	0,575.
Circonférence du cou.....	"	0,352.
— de la poitrine au sein.....	0,927.	0,929.
—, y compris les bras..	1,100.	1,187.
— du ventre, à l'ombilic.....	"	0,794.
— du bassin.....	"	0,882.
Longueur du membre supérieur.....	0,715.	0,677.
Circonférence du bras.....	0,307.	0,282.
— de l'avant-bras.....	0,298.	0,257.
Longueur du membre inférieur.....	0,868.	0,846.
Circonférence de la cuisse.....	0,505.	0,480.
— du genou.....	0,372.	0,374.
— du mollet.....	0,365.	0,352.
— du bas de jambe.....	0,226.	0,228.
Longueur du pied.....	0,284.	0,253.
Largeur du pied.....	0,122.	0,113.
Circonférence du coude-pied.....	0,361.	0,338.

Agilité. — L'agilité et l'adresse des Carolinois sont très-remarquables : excellens nageurs, toutes les fois qu'étant sous voiles ils desiroient de venir à bord de *l'Uranie*, ils ne balançoient pas un instant à sauter à la mer pour saisir l'amarre qu'on leur envoyoit du navire. Vouloient-ils ensuite rejoindre leur pirogue, ils montoient sur le bastingage, et s'élançoient à l'eau avec autant de tranquillité que s'il se fût agi de descendre un escalier. M. Quoy a été étonné de voir qu'en nageant, ils eussent presque toujours la tête couverte d'eau, et ne la relevassent que pour reprendre haleine : une telle manière d'agir leur est apparemment plus commode,

en ce qu'ils ne sont pas obligés de supporter le poids de cette partie du corps. Ils plongent aussi d'une manière étonnante. Maintefois, ainsi que M. Lamarche a eu occasion de l'observer, on les voyoit plonger par quinze et vingt brasses pour aller amarrer à une roche ou à quelque branche de corail le bout de corde qui, destiné à leur servir de cablot, devoit retenir l'embarcation au mouillage. Quand il s'agit d'appareiller, un des leurs plonge de nouveau pour aller larguer l'amarre; et je crois qu'ils préfèrent cette manière de procéder à celle dont nous faisons usage, l'emploi de nos ancres étant un moyen toujours plus long et plus pénible.

Caractère moral. — Rien n'est aimable comme le caractère de nos Carolinois; toujours ils se sont montrés à nous aussi vifs, intelligens et enjoués que confians et intègres. Dans nos échanges réciproques, jamais nous n'avons remarqué ni l'astuce, ni la mauvaise foi, ni la honteuse rapacité, si manifestes et si choquantes chez les Guébéens. A bord, il est vrai, leur curiosité et leur distraction étoient extrêmes; mais il faut l'attribuer à la confusion que faisoient naître en eux la multitude d'objets nouveaux et extraordinaires qui frappaient leurs yeux, autant peut-être qu'à leur légèreté naturelle. Leur extérieur annonçoit plus d'assurance que de crainte, mais sans timidité comme sans effronterie : la bonté étoit répandue sur tous leurs traits.

Les habitans de l'île Gouliay (Ulée) ont de la gaieté dans l'esprit, dit Cantova, sont retenus et circonspects dans leurs paroles, et s'attendrissent aisément sur les infirmités et les misères d'autrui (1).

Kotzebue (2), d'après le major D. Luis, rapporte que ces mêmes insulaires sont humains, affectueux, généreux et reconnoissans. Ils ont la mémoire du cœur : reçoivent-ils en don un instrument utile, par exemple, cet instrument prend et conserve parmi eux, comme signe inaltérable de souvenir, le nom de l'ami auquel il est dû.

Quoique plusieurs individus fussent, ainsi que nous l'avons dit, affectés de la lèpre, et qu'un entre autres eût un sarcocèle d'une grosseur extraordinaire, l'air de santé dont brilloient tous les autres tendroit à prouver que leurs îles sont fort salubres. A Guam, nous en vîmes un

Iles Carolines.
De l'homme
comme
individu.

Maladies

(1) *Lettres édifiantes.*

(2) *Voyage of discovery, in 1815 — 1818, t. III.*

Voyage de l'Uranie. — Historique. T. II.

Iles Carolines.
De l'homme
comme
individu.

qui étoit attaqué de l'éléphantiasis. Ils ne font point usage du bétel, et conservent par cette raison la plus brillante denture.

Leur moyen de guérir les contusions et les blessures légères, est très-digne de remarque. L'opérateur promène circulairement, avec le plat de la main, au-dessus de la partie malade, et à quelque distance, la valve d'une grande coquille nommée *paï*, et garnie de rubans en feuilles de palmier. (*Voyez pl. 58, fig. 17.*) Ce mouvement de rotation est accompagné de paroles modulées et mystérieuses qu'il ne cesse de chanter ou plutôt de marmotter entre ses dents; de temps à autre il suspend son opération pour faire quelques gambades, puis revient la continuer jusqu'à ce que le malade soit soulagé. La guérison est attribuée non moins à la puissance magique de la coquille, qu'à celle des charmes proférés. Pour l'observateur attentif, cette pratique est-elle autre chose qu'un pur magnétisme animal, dans le sens que donnent à ce mot Mesmer et ses disciples? C'est un pilote de l'île Satahoual qui m'a communiqué ces détails curieux.

Lorsqu'ils ont une digestion laborieuse, on les voit se frotter en rond le ventre avec la main. Si cet usage n'est pas raisonné, il ne laisse pas d'être efficace, et rentre, ce me semble, tout-à-fait dans la catégorie précédente. Probablement les végétaux leur fournissent différens topiques, mais nous n'avons obtenu aucune lumière à cet égard.

§. IV.

De l'homme vivant en famille.

Nourriture.

Au rapport de ces insulaires, leur nourriture habituelle sur terre se compose de fruits, de certaines racines et de poissons, à quoi peut être il faut joindre des tortues, des coquillages, des oiseaux de bois et de rivage, enfin des poules, dont cependant ils ne mangent point, dit-on, les œufs. Sur leurs pirogues, ils vivent principalement de cocos, et d'un petit nombre de poissons; leur boisson se réduit à l'eau de pluie (1), lors-

(1) Nous n'avons point ouï dire qu'ils embarquent de l'eau dans des bambous, au départ, ni même que le bambou soit une production de leurs îles. Peut-être cependant en portent-ils en provision dans des cocos. A cet égard, nous ne pouvons offrir que des conjectures.

qu'ils peuvent en recueillir dans des écales de coco ou d'autres vases ; sinon ils boivent, sans aucun doute, de l'eau de mer.

En naviguant, leur sobriété est excessive ; un seul coco par jour suffit à un homme : sur leurs îles, au contraire, où renaît pour eux l'abondance, ils consomment une prodigieuse quantité de nourriture ; et l'on pourroit, avec raison, leur appliquer alors ce vers de Juvénal :

Et quibus in solo vivendi causa palato est (1).

On verra, dans le chapitre suivant, des exemples de cette voracité. Lorsque nous les rencontrâmes sur leurs pirogues, ils dévorèrent généralement tous les mets qui leur furent présentés ; notre biscuit sur-tout parut leur plaire. Si la substance qu'on leur offroit leur étoit inconnue, fidèles à cet instinct naturel à la plupart des animaux, ils la flairoient avant de la porter à la bouche, et l'eussent sûrement rejetée si l'odeur ne leur eût pas convenu.

Les Carolinois se débarrassent assez volontiers de tout vêtement. Celui dont ils font usage pour se montrer avec quelque étiquette, est un langouti d'étoffe tissée (2), dont ils s'entourent les reins et l'entre-deux des jambes : il est commun aux deux sexes. (*Voy.* pl. 54.) Les chefs se distinguent par une espèce de manteau presque exactement semblable à la chasuble de nos prêtres : c'est une grande pièce, de même étoffe que le précédent, longue de huit pieds environ, ouverte au milieu de manière qu'on puisse y passer la tête : la couleur en est jaune, et paroît exclusivement réservée aux *tamors*. (Pl. 53 et 55.) On assure que les femmes d'un rang élevé portent parfois, en sus du langouti, un jupon qui descend de la ceinture à mi-jambe, et de temps en temps aussi un petit tablier.

Le chapeau, de forme conique, en feuilles de vacoua, représenté sur nos planches 55 et 58, sert indistinctement aux hommes et aux femmes. Quant aux ornemens dont l'un et l'autre sexe font usage, ce sont diverses sortes de bracelets et de colliers, ainsi que des fleurs ou des plantes aromatiques qu'ils insèrent dans les larges trous pratiqués aux lobes des

(1) « Ces gens là ne semblent vivre que pour boire et pour manger. » JUVÉNAL, *sat.* XI.

(2) M. Gaudichaud a observé que, chez quelques-uns, cette ceinture étoit formée plus simplement encore de l'écorce brute d'un figuier.

Iles Carolines.
De l'homme
en famille.

Vêtemens.

Iles Carolines.
De l'homme
en famille.

oreilles et à la cloison du nez. Pour colliers, ils ont tantôt de simples rubans ou bandelettes de feuilles de palmier; tantôt des fleurs (pl. 58, fig. 3), ou de petites rondelles blanches et noires de dure consistance, enfilées à un cordon (pl. 58, fig. 2); tantôt enfin ce cordon lui-même a une suite de nœuds entre lesquels sont placées, à intervalles inégaux, les dents de quelque animal (1), ou de petits corps cylindriques d'une substance dure et rougeâtre (pl. 58, fig. 1 et 4). Ces derniers colliers tiennent peut-être lieu d'almanachs, ainsi que nous le dirons plus bas.

Des bandes de feuilles de palmier servent également à orner la coiffure et à former des bracelets; il se fait encore de ceux-ci avec des anneaux d'écaille de tortue, ou d'une matière inconnue que l'on dit ressembler à l'ambre gris sans en avoir la transparence.

Habitations.

Pendant que nous naviguions dans le voisinage des Carolines, nous avons aperçu, à l'aide de nos lunettes, quelques-unes des maisons qu'habitent ces insulaires; elles étoient réunies en groupes, ou bien disséminées çà et là. La plupart ne sont que de simples hangars; d'autres, de misérables huttes faites de branchages grossièrement assemblés en pointe par le haut (2). La porte, seule ouverture qu'elles aient, est quelquefois si basse, qu'il faut se mettre à genoux pour pénétrer dans l'intérieur, non moins négligé que le dehors. On a lieu de s'étonner que ces hommes mettent tant d'art dans la construction de leurs pirogues, et si peu dans celle de leurs demeures. Cependant, au rapport de quelques Carolinois venus à Guam, leurs tuteurs ont des maisons en charpente et ornées de peintures. On peut donc conclure de ce qui précède, qu'il y a aux Carolines trois sortes d'habitations: celles des chefs, celles des gens du peuple, et les hangars destinés, soit à l'établissement des chantiers de construction, soit aux réunions générales.

Meubles
et ustensiles.

Nous savons très-peu de chose sur leurs meubles et ustensiles. Indépendamment des vases en bois que nous nous sommes procurés par échanges, et qui, taillés et vernis avec le degré surprenant de perfection qui brille dans la structure de leurs barques, paroissent destinés à préparer et à

(1) Peut-être des dents de rats. Mais y en a-t-il chez eux?

(2) Quoique la figure de notre planche 81 se rapporte aux îles Mariannes, elle peut aussi donner une idée exacte des huttes dont il s'agit.

contenir leurs alimens (pl. 58, fig. 14 et 15), ils ont des boîtes en bois couvertes, et de dimensions variables, depuis six pouces jusqu'à trois pieds de longueur et au-delà (pl. 58, fig. 19, 20 et 21), qui leur servent à serrer leurs étoffes, leurs lignes de pêche, leurs hameçons et autres objets précieux. Les écales de coco sont employées comme verres à boire; ils font des couteaux avec de certains coquillages : mais probablement leur industrie domestique ne se borne pas là.

Iles Carolines.
De l'homme
en famille.

§. V.

De l'homme réuni en société.

Nous n'avons des données à peu-près certaines sur la population des Carolines, que relativement aux îles qui sont soumises au roi de Lamoursek : en voici la note telle que nous l'avons tirée des archives de Guam (1). Je me suis borné à classer ces îles par ordre de grandeur.

Population.

Lamoursek.....	2 000 ames.	Report.....	5 110 ames.
Élato.....	1 200.	Fagounlap.....	86.
Oulimaray.....	530.	Soliap.....	70.
Falalap.....	250.	Fallougla.....	50.
Goulimarao.....	225.	Harradies.....	50.
Oulor.....	180.	Faloulap.....	36.
Pouk.....	170.	Hanarizaray.....	32.
Falati.....	130.	Falipti.....	25.
Paliao (2).....	125.	Lassagay.....	24.
Raor.....	110.	Kar.....	15.
Toukouas.....	100.	Oulatan.....	2.
Mariog.....	90.		
	<hr/>	TOTAL.....	<hr/> 5 500.
<i>A reporter</i> ...	5 110.		

Selon le rapport que me fit à Guam un pilote de Satahoual, l'île

(1) Ces documens ont été fournis par le plus habile pilote de Lamoursek, lors de l'ambassade envoyée à Guam en 1818, et dont nous avons parlé plus haut.

(2) On trouve parmi les îles Gouliay une île *Paliao*, puis une île *Rahul*, dont le nom est bien synonyme de *Raor*, dans un pays où *l* et *r*, *o* et *ou* se prennent indistinctement l'un pour l'autre. Nous ignorons si ces deux îles, citées ici dans le texte, font réellement partie de l'attollon des Gouliay.

Iles Carolines.
De l'homme
en société.

Lamoursek devoit également contenir 2 000 habitans; Satahoual, 900; ainsi que Poulousouk; Poulouhot, 2 000, nombre peut-être trop élevé; Tamatam, 100; Fanadik, moins de 100; Ifelouk, 2 000; Gouliay, 3 000; Feis, 500 ames seulement.

Nous avons cherché à conclure la population des îles Palaos des notes recueillies par le capitaine Wilson. Si nous admettons avec lui que ces îles puissent armer plus de 4 000 combattans, elle seroit au moins de 12 000 ames; mais comme, dans ce calcul, on n'a pas tenu compte des forces ennemies, je crois qu'il n'y auroit rien d'exagéré en la portant, pour toutes les Palaos, à 16 000 hommes au moins (1).

Éducation.

Cantova assure (2) que, dans chaque village ou ville de Farroïlep et de Gouliay, et cet usage se retrouve probablement dans les autres îles carolines, il existe des maisons destinées, l'une à l'éducation des garçons, l'autre à celle des filles; tout ce qu'on leur apprend se réduit à quelques notions vagues d'astronomie, à laquelle ils s'appliquent à cause de son utilité dans la navigation. Le maître a une sorte de sphère où sont tracés les principaux astres, et il enseigne à ses disciples le rumb de vent qu'ils doivent suivre, selon les diverses îles où ils veulent se rendre.

L'enseignement de ces écoles n'est point contenu dans des livres, mais conservé dans des chansons qui se transmettent d'âge en âge, et renferment les principes de géographie, d'astronomie et de pilotage, résultat de l'expérience et des découvertes de leurs pilotes, que l'on considère chez eux comme les personnes les plus instruites.

Ils destinent ces singulières annales à perpétuer non-seulement leurs connoissances scientifiques, mais aussi le souvenir des événemens historiques les plus remarquables, et les louanges des hommes extraordinaires qui ont ou existé ou abordé parmi eux.

Instruction
nautique.

M. Bérard tient de la bouche du pilote de Satahoual déjà cité, que, pendant le jour, on dirige la route de l'embarcation sur le soleil, et la nuit sur le cours des étoiles (3). Pour venir de Satahoual à Guam, ajou-

(1) La population de Soronsol étoit estimée à 800 habitans à l'époque où y descendirent les PP. Duberron et Cortil. (Voy. *Lettres édifiantes*.)

(2) *Lettres édifiantes*.

(3) La hauteur de l'astre au-dessus de l'horizon, estimée avec une admirable justesse, mais

toit-il, on gouverne sur *la polaire*. La durée du service, qui a lieu à tour de rôle pendant la nuit, est réglée par le coucher de diverses étoiles : ainsi, l'un gouverne la pirogue jusqu'au coucher de *la Chèvre*, un autre jusqu'à celui d'*Orion*, &c. « Les questions que j'ai faites, poursuit M. Bérard, m'ont conduit à recueillir les noms de presque toutes les constellations qui étoient alors visibles la nuit. Comme je me le suis fait répéter un grand nombre de fois, et à diverses reprises, je crois être sûr de n'avoir commis aucune erreur; en voici la liste :

Iles Carolines.
De l'homme
en société.

La Polaire, ou α de la petite	Rigel, et toutes les étoiles
Ourse, <i>Oulé-houal.</i>	environnantes. <i>Tavagariel.</i>
La grande Ourse. <i>Oulé-ga.</i>	Les trois Rois (étoiles de la
La Claire des gardes, ou β	constellation d'Orion).. <i>Eliel.</i>
de la petite Ourse. <i>Mainap.</i>	Sirius <i>Touloulou.</i>
La Chèvre. <i>Maléghédi.</i>	Procyon <i>Mall.</i>
La Lyre <i>Meul.</i>	Les Gémeaux (Castor et
Le Cygne. <i>Cheppi.</i>	Pollux).. . . . <i>Tāniman.</i>
Le Dauphin porte aussi le	L'Épi de la Vierge. <i>Toumour.</i>
nom de. <i>Cheppi.</i>	Antarès, porte aussi le nom
La Couronne. <i>Seuta.</i>	de. <i>Toumour.</i>
L'Aigle. <i>Moulap.</i>	La queue du Scorpion. <i>Mouïeb.</i>
Arcturus. <i>Aromoi.</i>	La Croix du Sud. <i>Tōātoub.</i>
Le Corbeau. <i>Charapol.</i>	La Lune. <i>Méran.</i>
Aldébaran. <i>Oul.</i>	Le Soleil <i>Alet.</i>

« Je n'ai pu m'assurer s'ils établissent une différence entre les étoiles fixes et les planètes; seulement j'ai su les noms particuliers de *Vénus* et de *Jupiter*, qui sont *Fouzel* et *Apikour*. J'ai été surpris de les voir grouper ainsi les étoiles à notre manière, et diviser le *Scorpion* en deux parties, la tête et la queue; mais, comme on doit s'y attendre, ils ne tiennent compte que des plus brillantes. »

plus facilement encore la nuit que le jour, sert à leur faire connoître la latitude ou plutôt le parallèle sur lequel se trouve telle ou telle île. Une attention scrupuleuse à noter les vents régnans et ceux qui ont soufflé, leur permet d'apprécier le progrès en longitude résultant de l'action des courans. On conçoit que ces intrépides navigateurs ont soin, autant qu'ils le peuvent, de ne pas se trouver en mer avec un temps qui les empêcheroit d'observer le ciel. A plus forte raison évitent-ils de naviguer pendant la saison des ouragans et des orages.

Iles Carolines.
De l'homme
en société.

Entre une multitude de faits, j'ai choisi le suivant pour montrer l'habileté des marins carolinois. L'un d'eux revenoit de Saypan sur une goëlette appartenant au gouverneur de Guam : le capitaine et le second étoient malades ; le troisième officier, fort ignorant, dirigeoit mal la route. Le Carolinois l'avertit qu'on venoit de dépasser le parallèle de cette dernière île, et que, si l'on ne changeoit de direction, on arriveroit le lendemain aux Carolines : celui-ci, dans le premier moment, ne voulut pas écouter cet avis ; mais l'insulaire ayant insisté à plusieurs reprises, un sergent fit virer de bord d'autorité, et l'on vint en effet attérir directement sur Guam. J'ai vu cet homme ; c'est lui qui m'a fait connoître la boussole carolinoise, ou plutôt la manière dont ses compatriotes divisent la rose des vents.

Rose des vents.

D'abord l'horizon est partagé en quatre parties cardinales, le Nord, le Sud, l'Est et l'Ouest ; puis chacune d'elles en trois ; total douze rumb de vent ayant tous une dénomination spéciale : enfin, chacun de ces douzièmes étant divisé encore en deux parties égales, le rumb qui en résulte porte le nom des deux autres entre lesquels il se trouve posé ; seulement on sépare ces deux noms par le mot *aouleuile* [milieu]. Ainsi, *yorou-lap* signifie *Sud* ; *yorou-leas*, *Sud* $\frac{1}{3}$ *Est*, ou *S. 30° E.* ; par conséquent, *yorou-lap aouleuile yorou-leas*, s'entend de *S. $\frac{1}{2}$ S. 30° E.*, ou *S. 15° E.* ; ce sont leurs plus petites subdivisions. On voit donc que la circonférence entière de l'horizon est partagée en 24 portions égales ; or c'est justement la rose chinoise (1) : rapprochement curieux, qui, je pense, n'avoit pas encore été fait.

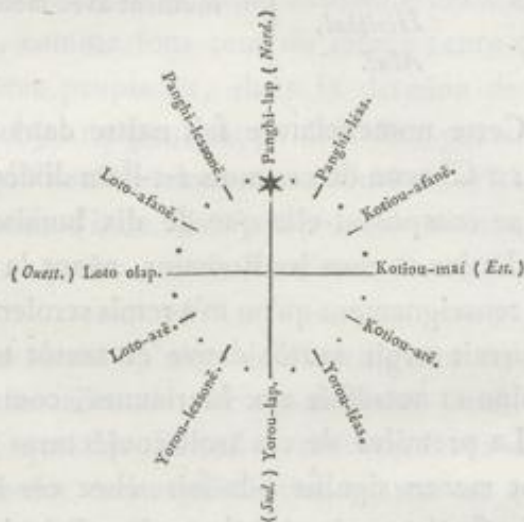
La boussole malaise, tracée d'après un autre système, est la même que celle dont nous faisons usage en Europe. Effectivement, chacun des quatre points cardinaux étant divisé en deux, le tour de l'horizon comprend huit parties diversement nommées. Ces rumb de 45° se coupent encore en deux autres qui prennent le nom de ceux entre lesquels ils tombent, en les séparant par le mot *sa-mata*, dont la signification littérale est *un ail*, mais qui exprime ici une *pointe* entre les noms primitifs. Par conséquent, le Sud étant *sälatan*, et le Sud-Est, *tänggara*, le rumb intermédiaire sera *sälatan sa-mata tänggara*, ce qui pour nous correspond au

(1) Voyez *Syntagma dissertationum*, de Thomas Hyde, &c., t. II.

Sud-Sud-Est, ou S. 22° 30' E. Les Malais connoissent cependant aussi la division du quadrânt en trois parties (1), à la manière des Chinois.

Iles Carolines.
De l'homme
en société.

Voici la rose des vents carolinnoise, que j'ai bornée aux douze points principaux ; les autres noms peuvent aisément être conclus de ce qui précède.



M. Duperrey assure que ces insulaires nomment collectivement

Les trois rumb de la

- bande du Nord.... *Pouh-ou,*
- Ceux du Sud..... *Pouh-ilong,*
- Ceux de l'Est..... *Pouh-itag,*
- Et ceux de l'Ouest.... *Pouh-itog.*

A ce compte, *panghi-lesoné*, *panghi-lap* et *panghi-léas* seroient les trois rumb de la bande *pouh-ou*, ou du Nord; et ainsi des autres.

Il est certain que, sur la *rose* que je donne, les rumb, pris ainsi de trois en trois, ont toujours un nom commun, qui est *panghi* pour la bande du Nord, *kotiou* pour celle de l'Est, *yorou* pour le Sud, et *loto* pour l'Ouest. Quatre autres mots, *léas*, *afané*, *aré* et *lesoné*, servent à particulariser davantage les aires de vent.

D'après les renseignemens que nous avons recueillis à Guam (2), l'année carolinoise ne seroit composée que de dix mois, partagés en deux groupes ainsi qu'il suit :

Division
de l'année.

- | | | |
|---|---|---|
| <p><i>Toungour,</i>
<i>Mol,</i>
<i>Mahelap,</i>
<i>Sota,</i>
<i>La.</i></p> | } | <p>Ces cinq mois sont troublés par de fréquentes tempêtes, et se nomment <i>Héfang</i>. Ils doivent répondre à nos mois de juin, juillet, août, septembre, octobre et novembre.</p> |
|---|---|---|

(1) Voyez Crawford, *Hist. of the Indian archip.* t. I.

(2) Il m'a été impossible d'obtenir la moindre explication de la personne qui m'a remis cette note: c'étoit, je crois, l'alcade de la ville d'Agat. Tout son savoir, en ceci, se bornoit à la note elle-même, qu'il s'étoit procurée je ne sais comment.

Iles Carolines.
De l'homme
en société.

Kouhou,

Halimatou,

Margar,

Hiolihol,

Mal.

Pendant cette division, qu'on appelle *Rag*, les vents soufflent avec modération.

Cette nomenclature fait naître dans l'esprit plusieurs questions :

1.° Chacun de ces mois est-il un dixième de l'année solaire? 2.° L'année ne se compose-t-elle que de dix lunaisons, comme anciennement chez les Latins et chez les Romains, avant la réforme de Numa? 3.° Ou bien les renseignemens qu'on m'a remis seroient-ils inexacts? Dans ce cas, l'année pourroit avoir tantôt douze et tantôt treize lunaisons, de même qu'en Chine et autrefois aux Mariannes, comme nous le verrons plus tard.

La première de ces trois conjectures n'est pas soutenable, puisque le mot *maram* signifie à-la-fois, chez ces insulaires, *un mois et la lune*, et qu'enfin les mois sont de 30 jours, à chacun desquels est affecté un nom particulier. La seconde s'accorderoit bien mal avec les connoissances astronomiques qu'on a reconnues chez les pilotes carolinois. A l'égard de la troisième, c'est à des recherches plus heureuses et plus approfondies à la résoudre un jour. Nous ignorons tout-à-fait à quelle époque commence l'année; cependant, si nous consultons le Voyage du capitaine Kotzebue (1), il paroîtroit que « les habitans des îles qui nous occupent se bornent à compter les jours et les mois, en divisant l'année en saisons, conformément à la disparition et réapparition des constellations, tandis que personne n'y compte les années : ce qui est passé est passé. »

Mais ne pourroit-on pas croire que les Carolinois emploient deux divisions distinctes du temps : la première, par mois ou par lunes, sans limitation d'année; l'autre, par la succession des saisons? Cette opinion n'est peut-être pas déraisonnable, et montreroit même un double moyen de calculer le *temps passé*. Car il faut avouer qu'il n'est guère vraisemblable que chez eux *ce qui est passé soit passé*, ne fût-ce que pour se rendre compte de leur âge. En comptant par *mois*, on peut bien se dis-

(1) *A Voyage of discovery, in 1815—1818.*

penser de compter par *années*. Notez bien aussi que le nombre de *dix mois* est conséquent avec l'arithmétique dont ils font usage.

Je n'exposerai pas néanmoins ici la nomenclature numérale des Carolinois, ces détails devant entrer, comme tous ceux du même genre que nous avons recueillis chez d'autres peuplades, dans la division de ce Voyage qui a les *Langues* pour objet : cependant je dois dire par anticipation, comme fait curieux, qu'ils suivent le système décimal, système qui probablement leur est venu de l'Inde. Ils n'ont point de noms spéciaux pour les nombres 11, 12, 13, &c. ; mais ils disent dix-un, dix-deux, dix-trois, &c.

On prendra certainement une haute opinion de l'intelligence de ces peuples, d'après la lettre naguère adressée par un de leurs chefs ou *tamors*, au capitaine Martinez, que M. Bérard a rencontré sur l'île Rota. (*Voy.* pl. 58, fig. 8.) Elle fut écrite primitivement sur un très-mauvais morceau de papier que le Carolinois s'étoit procuré à Guam : une sorte de couleur rouge avoit servi d'encre. Le premier caractère, qui représente un homme les bras étendus, grossièrement dessiné, est un signe de salut ; dans la partie gauche au-dessous sont indiqués le nombre et l'espèce des coquillages envoyés par le Carolinois au capitaine Martinez, savoir, cinq gros, sept plus petits, et trois autres d'une forme différente ; à droite et vis-à-vis, sont marqués, sur deux lignes, les objets demandés en échange, c'est-à-dire, trois gros hameçons et quatre petits, puis deux haches et deux morceaux de fer. La vignette du milieu, et différentes lignes tracées çà et là, servent à séparer les membres de la phrase. Cette pièce est, si l'on peut s'exprimer ainsi, un véritable modèle d'écriture idéographique.

C'est encore au major D. Luis de Torrès que nous sommes redevables des détails suivans, qu'il a recueillis lui-même (1), sur la religion des habitans du groupe des Gouliay ; et selon toute apparence, les mêmes idées se reproduisent sur plusieurs des autres îles de la troisième province : j'en trouve la preuve dans ce qu'avance D. Luis lui-même. « Ayant demandé, » dit-il, aux gens les plus âgés et les plus respectables de Gouliay, si les

Iles Carolines.
De l'homme
en société.
Arithmétique.

Écriture.

Religion.

(1) Ces détails ont été traduits de l'espagnol par M. Gabert.

Iles Carolines.
De l'homme
ensociété.

» habitans des autres îles qu'ils connoissent n'avoient pas une autre
» croyance, ils me répondirent que ce qu'ils m'avoient rapporté étoit cru
» de l'univers entier; que tout ce qui existe dépendoit de ces dieux, et
» que le monde finiroit quand il leur plairoit. Cette notice, ajoute ce
» respectable officier, contient ce que les naturels ont pu me donner de
» plus exact, et je la garantis, parce que je l'ai confrontée, sur les lieux
» mêmes, avec les rapports de divers vieillards. »

« Les habitans des Carolines adorent trois divinités qu'ils font résider dans le ciel, savoir, *Alouhilap*, *Lougheling* et *Olifad*; ils leur donnent l'origine suivante :

» Ils croient que de toute éternité existe une déesse appelée *Ligopoup*, et créatrice de l'univers. Elle mit au monde *Alouhilap*, inventeur de toutes les sciences et dispensateur de la gloire. Son fils est *Lougheling*, dont on ignore et la mère et la naissance. *Lougheling* eut deux femmes : l'une, *Hamoulong*, habitante du ciel; l'autre, *Tariso*, simple mortelle, mais d'une rare beauté. Elle accoucha d'*Olifad* quatre jours après le commencement de sa grossesse. On dit que ce dernier, aussitôt qu'il fut né, se mit à courir. On le suivit pour lui ôter le sang dont il étoit encore couvert; mais il ne voulut être approché de personne. Il répondoit à ceux qui l'appeloient qu'il s'acquitteroit bien de ce soin lui-même, et se frotta au tronc des cocotiers et des palmiers qu'il trouva sur son chemin : de là, dit-on, la rougeur du tronc de ces arbres. Il se coupa de même le cordon ombilical à coups de dents, prétendant qu'il se guériroit bien tout seul. Selon la coutume dans ces contrées de faire boire aux nouveaux-nés du lait d'un jeune coco, sa mère *Tariso* lui donna un de ces fruits. Obligé, pour boire, de lever les yeux, il vit dans le ciel son père *Lougheling* qui l'appeloit; il monta vers lui ainsi que sa mère, et dès-lors *Olifad* et *Tariso* se séparèrent du monde.

» *Olifad*, en entrant dans le ciel, rencontra des enfans jouant avec un requin qu'ils tenoient attaché par la queue; et comme ce poisson faisoit semblant d'être perclus, afin de ne pas être reconnu, ces enfans le dédaignèrent (1). Le jeune dieu le leur demanda; mais tous refusèrent,

(1) Dans le *Voyage de Kotzebue* (t. III de l'édition anglaise), le passage en italique se trouve

excepté celui qui tenoit la corde. Olifad, après s'en être amusé quelques instans, le lui rendit, et lui dit de continuer à jouer sans craindre que le poisson lui fit de mal; mais il venoit de maudire le requin, et cet animal, dès-lors armé de ses terribles dents, mordit tous les enfans, sauf le seul qui avoit fait preuve de complaisance.

» C'est ainsi que, sur sa route, il distribuoit ses malédictions pour de semblables refus. Personne ne le connoissant avant qu'il fût arrivé près de son père, qui le pouvoit seul connoître, on chercha les moyens de le faire périr.

» Devant une grande maison encore en construction, Olifad demanda un instrument pour couper les feuilles de cocotier destinées à la toiture; on dédaigna sa demande: l'un des travailleurs céda cependant à ses instances; sur-le-champ tous les autres furent changés en statues.

» Lougheling et Alouilap savoient qu'Olifad se rendoit dans le ciel. Lorsqu'on leur apprit la métamorphose des travailleurs, ils demandèrent à celui qui avoit conservé sa première forme s'il n'avoit rencontré personne; il répondit qu'il n'avoit vu qu'un *kandoura* (espèce d'oiseau sous la figure duquel Olifad s'étoit changé). Ils lui ordonnèrent de l'appeler; il obéit: mais le *kandoura* s'effraya en entendant cette voix, et s'enfuit. Lougheling lui dit de l'appeler de nouveau, sans lui crier de venir, comme il l'avoit fait, et de lui défendre d'approcher, parce que sa présence importuneroit les chefs. Le travailleur exécuta cet ordre, en recommandant au *kandoura* de ne point entrer dans la maison des supérieurs, et de ne point s'asseoir à leur place; mais celui-ci fit tout de suite le contraire. Dès qu'il fut assis, Lougheling ordonna à l'un de ses gens d'aller chercher les ouvriers changés en statues. Ils arrivèrent tous, au grand étonnement de ceux qui étoient présens, car il n'y avoit qu'Alouilap et Lougheling qui sussent que cet enfant étoit Olifad.

» On poursuivit la construction de la maison; et lorsqu'il fallut faire des trous en terre pour planter les *arighes* (troncs d'arbres servant de

rapporté comme il suit, et provient de la même source: « Pour rester inconnu, il prétendit être » lépreux; les enfans en conséquence se tinrent éloignés et ne voulurent pas le toucher. Olifad alors le leur demanda; mais &c. »

Iles Carolines.
De l'homme
en société.

Des Carolines.
De l'homme
en société.

supports), Olifad s'en chargea, ce qui fit beaucoup de plaisir à ceux qui travailloient, parce qu'ils espérèrent trouver moyen de le tuer et de se venger du mal qu'il avoit déjà causé et qu'il pouvoit causer encore. Mais lui, devinant leur projet, se pourvut de terre rouge, de charbon et de côtes de feuilles de cocotier, qu'il eut soin de cacher; ensuite il commença à faire les trous, se réservant d'un côté l'espace nécessaire pour s'échapper. Lorsque tout fut préparé, il les en avertit; aussitôt ils jetèrent sur lui un des poteaux, et le couvrirent de terre pour l'étouffer. Olifad se retira dans le trou qu'il s'étoit ménagé, et se mit à mâcher la terre rouge, qu'il jeta dehors; ses meurtriers crurent que c'étoit son sang: puis, quand ils virent sortir le charbon qu'il avoit également mâché, ils pensèrent que c'étoit son fiel, et en conclurent qu'il étoit mort. Cependant, avec la côte d'une feuille de cocotier, il perça le poteau dans sa longueur, et étant sorti par-là, il s'assit sur le haut sans être aperçu. Depuis ce temps, les arbres ont un cœur.

» L'ouvrage terminé, les travailleurs se rassemblèrent pour manger. Olifad commanda à une fourmi de lui donner un petit morceau de coco; la fourmi lui en apporta ce qu'elle put. Par son pouvoir divin, il changea cette fraction en un fruit entier, et dit ensuite à haute voix: « Soyez attentifs, je vais partager mon coco. » A ces mots, les autres se retournèrent, et, surpris de ne l'avoir point tué, ils pensèrent qu'il n'étoit autre qu'*Alous*, c'est-à-dire, le diable. Ils n'en persistèrent pas moins dans leur dessein de le faire périr, et lui dirent d'aller porter le dîner au tonnerre. Olifad partit avec joie; mais, par prévoyance, se munit d'une canne. En entrant dans la maison du tonnerre, « Tiens, lui dit-il, je suis fatigué d'avoir apporté cette nourriture pour ta bouche difforme. » Le tonnerre voulut se jeter sur lui; mais il se mit dans la canne, et se sauva. C'est ainsi qu'il remplit sa mission sans qu'il lui en mésarrivât, au grand étonnement de ses compagnons.

» Ceux-ci l'envoyèrent de nouveau avec le dîner d'un poisson nommé par les Espagnols *botete de espinas*. Olifad partit, n'ayant qu'une coquille pour sa défense. Une fois entré dans la demeure du poisson, celui-ci s'empara de la porte, et voulut l'empêcher d'en sortir; mais, à l'approche de la nuit, il posa sa coquille sur la mâchoire supérieure de l'animal,

et s'enfuit en passant par-dessus. C'est pour cela, disent les Carolinois, que ce poisson a sur cette partie un enfoncement.

» Enfin on le chargea du dîner d'un poisson à longue bouche appelé *fela* dans le pays. N'ayant point trouvé ce poisson chez lui, il donna les vivres à ceux qu'il y rencontra, et partit. Le *fela*, à son arrivée, demanda qui avoit apporté le dîner; et comme sa famille lui répondit qu'elle n'en savoit rien, il prit un hameçon avec une longue ligne, et se mit à le jeter selon tous les rumbes de vent; l'ayant enfin tiré du côté du Nord, il enleva Olifad et le mit à mort.

» Les travailleurs ne le voyant pas reparaître, commencèrent à se féliciter de sa perte. Cependant Lougheling se mit à chercher son fils; et l'ayant rencontré sans vie et rempli de vers, il le ressuscita et lui demanda qui l'avoit tué. Olifad répondit qu'il n'avoit point été tué, mais qu'il dormoit. Toutefois Lougheling fit venir le *fela*, et lui donna un coup de bâton sur la mâchoire supérieure; aussi ce poisson a-t-il cette mâchoire plus courte que l'autre.

» Ce fut alors qu'Alouelap, Lougheling et Olifad passèrent à la gloire et s'occupèrent à rendre la justice au genre humain.

» Quelques insulaires, d'accord avec les autres sur tout le reste, admettent sept personnes dans la famille de leurs dieux, savoir : *Ligopoup*, *Kantal*, *Alouilap*, *Liteseo*, *Houlagouf*, *Lougheling* et *Olifad*.

» La coutume de leur offrir des cocos, des fruits de rima, &c., est générale. L'offrande est posée en plein champ ou en tout autre endroit, pour le bonheur de celui qui la fait ou de celui qu'il a en vue.»

M. Bérard, qui a eu occasion de naviguer pendant quelques jours avec les insulaires de Satahoual, ainsi qu'on le verra dans le chapitre suivant, a remarqué la fréquence des prières qu'ils font en mer pour obtenir du beau temps, détourner un orage et calmer un vent tempétueux ou contraire.

« Lorsque l'atmosphère est à grain, dit cet officier, et qu'un nuage noir paroît à l'horizon, les Carolinois, jusqu'à ce que le nuage ait dépassé le zénith, prient à voix basse avec une profonde ferveur et une infinité de gestes. Ordinairement deux hommes seuls se chargent de ce soin; mais quand le grain a une apparence menaçante, personne n'en est exempt;

Iles Carolines.
De l'homme
en société.

Iles Carolines.
De l'homme
en société.

ceux mêmes qui sont placés à l'écoute de la voile ne manœuvrent qu'avec une main, afin de pouvoir gesticuler de l'autre. Dans de semblables circonstances, il nous est arrivé quelquefois de les contrefaire; tous alors s'arrêtoient pour rire aux éclats de notre maladresse, et nous rendoient la pareille en faisant des signes de croix; puis, comme si de rien n'étoit, ils reprenoient leurs chants et leurs gestes. Malgré toute l'opiniâtreté avec laquelle nous les avons pressés de nous expliquer le sens des paroles qu'ils articuloient; malgré le soin que nous avons mis à rechercher l'objet de leurs pratiques singulières, nous n'avons pu parvenir ni à nous faire bien entendre, ni à saisir parfaitement nous-mêmes ce qu'ils nous répondoient. Seulement, après les plus vives instances, j'ai été assez heureux pour obtenir qu'ils me dictassent une des prières qui, selon eux, doivent infailliblement écarter le mauvais temps. Je la donne écrite avec autant d'exactitude que notre alphabet le permet :

*Léga-chédégas légas cheldi,
Léga-chédégas léga-chédégas légas cheldi;
Léga-chédégas léga-chédégas mottou.
Ogheurenkenni chéri-péri-péi,
Ogheurenkenni chéri-péri-péi.*

» C'est en vain encore que plus tard nous avons fait de nouvelles tentatives pour découvrir le sens de ces mots à l'aide d'un interprète; aucun insulaire n'a su l'expliquer: ils se bornoient à dire qu'ils en ignoroient la signification; que ces prières leur avoient été transmises par leurs ancêtres, et qu'aujourd'hui il n'y avoit parmi eux que de vieux prêtres qui fussent en état de les entendre. Qu'on ne s'étonne pas de voir ces hommes adresser au ciel des prières dont le sens leur est inconnu; c'est une coutume qui n'est pas rare chez des peuples plus civilisés. »

Ce rapprochement ne manque pas de justesse, et ramène l'esprit sur une singularité dont il ne saisit d'abord que le côté ridicule (1). Mais l'homme qui récite une prière dont il ignore le sens littéral, sait au moins qu'elle renferme l'expression de ses vœux; et d'ailleurs ne doit-on

(1) « Dans les Pyrénées, selon Marchangy, les femmes, durant les cérémonies funèbres, chantent des élégies rimées que personne ne comprend. » (*Tristan le Voyageur*, t. VI.)

pas croire que celui qui lit dans le cœur des hommes juge les intentions plutôt que les paroles? Certainement, à nos yeux mêmes, il n'étoit pas douteux que ces Carolinois desiroient d'échapper aux fureurs de l'orage, et que, par l'émission de mots qu'on leur avoit dit être efficaces, ils avoient l'espoir d'obtenir l'assistance de l'être suprême, dont ils étoient loin sans doute de connoître comme nous les attributs, défigurés par leur ignorance, mais non cependant rendus méconnoissables à l'observateur attentif.

Iles Carolines.
De l'homme
en société.

« Ils chantent presque tout le long du jour, dit encore M. Bérard : au coucher du soleil, ils se rassemblent tous, et exécutent en chœur un concert religieux d'une heure au moins de durée. A terre, les équipages des pirogues ou *pros* font cette prière en commun. Dans tous ces chants, il y a une quantité prodigieuse de voyelles ; l'*a* et l'*o* y sont, sans comparaison, le plus souvent répétés. »

A leurs croyances se mêle beaucoup de superstitions. Ils pensent, par exemple, que, lorsqu'ils possèdent la queue d'une certaine raie dans leur pirogue, ils ne peuvent s'égarer en naviguant. Un vent contraire les empêche-t-il de se diriger vers le point où ils tendent, ils emploient un instrument singulier (voyez pl. 58, fig. 16) pour faire une sorte de conjuration : cet instrument, nommé *ossolifèi*, consiste en un manche en bois au bout duquel est fixée, avec du mastic, l'extrémité d'une ou de deux queues de raie, et que décorent des feuilles de latanier découpées en rubans ; l'un d'entre eux agite dans l'air cette espèce de baton augural pendant que l'équipage est en prière, et ils croient de la sorte se rendre les élémens plus favorables.

C'est chez eux une opinion reçue, nous a-t-on dit, qu'une navigation ne sauroit être heureuse s'il se trouvoit des bananes dans leur barque. L'influence de ce fruit leur paroît même si funeste, qu'ils croiroient courir risque de mourir en chemin s'ils en mangeoient avant le départ.

Nous avons vu à Guam quelques Carolinois consulter le destin au moment de partir, pour savoir quel temps ils auroient pendant la traversée. « Cette cérémonie est très-compiquée, et ressemble assez à ce qui se fait chez nous lorsqu'on tire les cartes, excepté qu'on se sert ici des folioles du cocotier arrangées de diverses manières. » (*M. Quoy.*)

Iles Carolines.
De l'homme
en société.

Kotzebue (*op. cit.*) décrit ainsi cette opération : « Ils enlèvent deux rubans, de part et d'autre, de la côte d'une feuille de cocotier, et répètent successivement les syllabes *poué voué poué*. Alors ils font à la hâte des nœuds à chacun de ces rubans ou bandes, tout en exprimant plusieurs fois leur vœu à haute et intelligible voix. La première bande est posée entre le petit doigt et l'annulaire, avec quatre nœuds en dedans de la main; la seconde, avec un nombre de nœuds décroissant, entre le doigt du milieu et l'index et entre celui-ci et le pouce. Selon que le nombre des nœuds qui pendent en dehors de la main coïncide ou diffère avec celui des doigts, d'un, deux, trois ou quatre, l'événement sera heureux ou malheureux. »

Les habitans des îles Palaos ont un usage analogue. « Ils n'entreprennent rien, dit l'auteur de la *Relation des îles Pelew*, sans avoir fendu auparavant les feuilles d'une certaine plante assez semblable à notre jonc de marais, et sans en avoir mesuré les parties sur le dos de leur doigt du milieu, pour savoir si leur entreprise doit réussir ou non. »

« Lorsque les naturels de Farroïlep vont à la pêche, ils ne portent pas de provisions dans leurs barques, dit Cantova (1). Leurs *tamors* s'assemblent dans une maison au mois de février, et là ils jugent, par la voie du sort, si la navigation doit être heureuse et la pêche abondante. Pour découvrir ce sort, ils font des nœuds à des feuilles de palmier, les comptent l'un après l'autre, et leur nombre pair ou impair pronostique le bon ou le mauvais succès de l'entreprise. »

Pour en revenir à nos pilotes carolinois, les nœuds qu'ils firent leur ayant annoncé que, s'ils demeuroient plus long-temps à terre, ils s'exposeroient à avoir un temps défavorable, ils mirent aussitôt à la voile, sans attendre deux autres barques qui étoient allées à Rota. Mais comme il se trouvoit là des pirogues de diverses îles aux ordres de chefs différens, il y eut un instant scission entre eux; je crois même que deux de leurs pros étoient résolus à rester : lorsqu'ils virent cependant que leur plus fameux pilote prenoit la mer, ils partirent tous.

M. Lamarche a observé que ces insulaires croient aux maléfices, aux influences des astres, aux jours heureux ou malheureux. « Le moindre

(1) *Lettres édifiantes.*

présage, dit-il, les fait changer de détermination; et leurs parens s'abstiennent, pendant leur absence, de manger des bananes et d'autres fruits, dans la vue d'intéresser davantage la divinité à la conservation des voyageurs qui leur sont chers.»

Iles Carolines.
De l'homme
en société.

Le père Cantova (1) retrace, sans différences notables, ce que nous avons dit précédemment sur les idées très-imparfaites des habitans de cette même troisième province (2) sur la religion. « Ils reconnoissent néanmoins, dit ce célèbre missionnaire, de bons et de mauvais esprits; mais, par une manière de penser toute matérielle, ils donnent à ces prétendus esprits un corps et jusqu'à deux ou trois femmes: ce sont, disent-ils, des substances célestes d'une espèce différente de celles qui habitent la terre.

» Voici en peu de mots le ridicule système que leurs pères leur ont transmis par tradition. Le plus ancien de ces esprits est *Saboukour* (3), et sa femme *Halmeloul*; de ce couple naquit un fils auquel ils donnèrent le nom d'*Elioulep* (4), qui signifie en leur langue *le grand esprit*, et une fille nommée *Ligobound* (5). Le premier épousa *Leteuhieul*, née dans l'île Gouliay (6); elle mourut à la fleur de l'âge, et aussitôt son ame s'envola au séjour des autres dieux. Elioulep avoit eu d'elle *Lougheileng* (7), c'est-à-dire, *le milieu du ciel*; on le révère comme un prince du royaume céleste, dont il est l'héritier présomptif.

» Cependant Elioulep, peu satisfait de n'avoir eu pour tout fruit de son mariage qu'un seul enfant, adopta, pour s'attirer plus de considération et de respect dans les îles circonvoisines, *Reschahouileng*, jeune homme très-accomplí, originaire de Lamoursek.

» Ligobound, sœur d'Elioulep, se trouvant enceinte dans les régions aériennes, descendit sur la terre, où elle mit au monde trois enfans.

(1) *Lettres édifiantes.*

(2) C'est la seconde province de Cantova.

(3) J'ai substitué là, comme dans les mots qui suivent, l'ou français à l'u espagnol.

(4) C'est bien évidemment l'*Alouilap* de D. Luis de Torrès. Il paroît que les syllabes *lep* et *lap* sont parfaitement synonymes, et que l'une et l'autre signifient *grand*. Rien n'est plus irrégulier, au reste, que la prononciation des Carolinois.

(5) C'est le *Ligopond* de D. Luis.

(6) Cantova dit *Ulée*, mot équivalent de *Gouliay*, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

(7) C'est le *Lougheling* de D. Luis.

Iles Carolines.
De l'homme
en société.

Étonnée de voir le sol aride et infertile, elle le couvrit sur-le-champ, par l'effet de sa voix puissante, d'herbes, de fleurs, d'arbres fruitiers; elle l'enrichit de toute sorte de verdure et d'hommes raisonnables.

» Dans ces premiers temps, on ne connoissoit point la mort; c'étoit un court et doux repos: les hommes quittoient la vie le dernier jour du déclin de la lune; et dès qu'elle commençoit à reparoître sur l'horizon, ils ressuscitoient comme s'ils se fussent réveillés après un sommeil paisible. Mais *Erigiregers*, esprit du mal, pour qui le bonheur des humains étoit un supplice, les frappa d'une mort nouvelle, d'une mort éternelle; aussi l'appellent-ils *Elous-malabout*, mauvais esprit, esprit malfaisant, par opposition aux *Elous-malafirs*, bons esprits, esprits bienfaisans. Sur le même rang qu'*Erigiregers* ils mettent *Morogrog*, qui, chassé du ciel pour ses manières grossières et inciviles, apporta sur la terre le feu, inconnu jusqu'alors. Cette fable se rapproche d'une manière frappante de celle de Prométhée.

» Lougheileng, fils d'Elioulep, eut deux femmes, l'une de nature divine, qui lui donna deux enfans, *Karrer* et *Meliliaou*; l'autre, née à l'île *Falalou*, dans la province d'Hogoleu (1). Il eut de celle-ci un fils appelé *Oulefat* (2). Dès que ce jeune dieu eut appris quel étoit son père, il prit, dans l'impatience de le voir, son vol vers les cieux comme un nouvel Icare; mais à peine se fut-il élevé dans l'espace, qu'il retomba sur la terre. Désespéré de cette chute, il pleura amèrement sa malheureuse destinée, mais n'abandonna pas pour cela son premier dessein. Il alluma un grand feu, et à l'aide de la fumée fut porté une seconde fois dans les airs (3), jusqu'aux embrassemens de son père céleste.

» Les mêmes Indiens (4) m'ont dit que, dans l'île *Falalou*, est un petit étang d'eau douce où leurs dieux viennent se baigner, et que, par respect pour ce bain sacré, il n'est point d'insulaire qui ose en approcher, de crainte d'encourir l'indignation de ces divinités; croyance qui rappelle la fable d'Actéon profanant de ses regards le bain de Diane. Ils donnent

(1) C'est notre seconde province, et la première de Cantova.

(2) C'est évidemment l'*Olifad* de D. Luis.

(3) Montgolfier, par une idée analogue, a été conduit à l'invention des aérostats.

(4) Les habitans de Farroïlep.

une ame raisonnable au soleil, à la lune et aux étoiles, où ils croient qu'habite une nombreuse nation de génies.

» Telle est la doctrine des habitans des îles Carolines (1), dont néanmoins ils ne paroissent pas fort engoués; car, bien qu'ils reconnoissent toutes ces fabuleuses divinités, on ne voit parmi eux ni temples, ni idoles, ni sacrifices, ni offrandes, ni aucun autre culte extérieur (2): ce n'est qu'à quelques-uns de leurs morts qu'ils rendent un culte superstitieux.

Sépultures. — « Leur coutume est de jeter les corps privés de vie le plus loin qu'ils peuvent dans la mer, pour y servir de pâture aux tiburons (requins) et aux baleines; mais lorsqu'il meurt quelque personne d'un rang distingué ou qui leur est chère, les obsèques se font avec pompe et de grandes démonstrations de douleur.

» Au moment où le malade expire, on lui peint tout le corps de couleur jaune: ses parens et ses amis s'assemblent autour de ses restes, pour pleurer de concert la perte commune. Leurs regrets s'exhalent en cris aigus; on n'entend plus que lamentations et gémissemens. A ces cris succède un morne et profond silence, et une femme, élevant une voix entre-coupée de sanglots et de soupirs, prononce l'éloge funèbre. Elle vante, dans les termes les plus pompeux, la beauté, la noblesse de celui qui n'est plus, son agilité à la danse, son adresse à la pêche, et toutes les autres qualités qui l'ont rendu recommandable. Ceux qui veulent donner des marques plus sensibles de leur affliction, se coupent les cheveux et la barbe (3), et les jettent sur le cadavre. Ils observent

Îles Carolines.
De l'homme
en société.

(1) Il est probable que cette doctrine s'étend pour le moins dans nos seconde, troisième et quatrième provinces. D'après le P. Cantova, les habitans de l'île Yap auroient un culte plus grossier et plus barbare encore, puisque un crocodile seroit l'objet de leur vénération. Nous sommes moins instruits de la religion qui règne aux Palaos. Quant à la religion de la première province, c'est-à-dire des îles Radak et Ralik, il paroîtroit, d'après Kotzebue, qu'elle a au moins beaucoup d'analogie avec celle des Carolinois de Gouliay. (*Voyez a Voyage of discovery, &c., in the years 1815 — 1818, by Kotzebue.*)

(2) Les faits dont M. Bérard a été le témoin, et ceux que D. Luis a observés lui-même, paroissent être en opposition avec ce que rapporte ici Cantova, relativement du moins aux offrandes et au culte extérieur.

(3) L'Écriture veut qu'on se rase la tête et la barbe au temps de l'affliction. (*Voyez Isaïe, ch. XV; Ezéchiel, ch. V et VII; Job, ch. I.*) Les Mingréliens, au rapport de Chardin, se rasent la barbe et même les sourcils quand ils pleurent leurs morts. (*Voyez Chardin, Voyage en*

Iles Carolines.
De l'homme
en société.

tout ce jour-là un jeûne rigoureux, mais ils ne manquent pas de s'en dédommager la nuit suivante.

» Quelques-uns renferment le corps du défunt dans un petit édifice de pierre (1) que l'on garde dans l'intérieur de la maison; d'autres l'enterrent loin de leurs habitations, et environnent la sépulture d'un mur de pierre : ils déposent auprès diverses sortes d'alimens, dans la persuasion où ils sont que l'ame s'en nourrit (2).

» Ils croient qu'il y a un paradis où les gens de bien sont récompensés, et un enfer où les méchans sont punis. Ils disent que les ames qui vont au ciel reviennent le quatrième jour sur la terre, et demeurent invisibles au milieu de leurs parens.

Prêtres. — « Il y a parmi eux des prêtres qui prétendent avoir commerce avec les ames des morts. Ce sont eux qui, de leur propre autorité, déclarent ceux qui vont au ciel, ou ceux dont l'enfer est le partage : on honore les premiers comme des esprits bienfaisans, et on leur donne le nom de *Tahoutoups*, ou *saints patrons* (3). Chaque famille a son *Tahoutoup*, auquel elle s'adresse dans ses besoins; si quelques-uns de ses membres tombent malades, s'ils entreprennent un voyage, s'ils vont à la pêche, s'ils travaillent à la culture de leurs terres, ils invoquent leur *Tahoutoup* : ils lui font des présens qu'ils suspendent dans la maison de leur *tamor* (4), soit par intérêt, pour obtenir de lui les grâces qu'ils lui demandent, soit par gratitude, pour le remercier des faveurs qu'ils ont reçues de sa main libérale.

Mariages. — « La pluralité des femmes est non-seulement permise à tous ces insulaires, c'est encore une marque d'honneur et de distinction. Ils disent que le *tamor* de l'île Hogoleu en a neuf. Ils ont horreur de l'adultère comme d'un grand péché; mais celui qui s'en est rendu cou-

Perse.) Cet usage de se tondre les cheveux dans de pareilles circonstances, existoit chez presque tous les peuples de l'antiquité. Dans Homère, Achille dépose sa blonde chevelure sur le tombeau de Patrocle, et, à son exemple, tous ses autres amis le couvrent de la leur. (*Iliad.* ch. XXIII.)

(1) Ce même fait nous a été attesté par D. Luis. Quelquefois, d'après le même auteur, on ensevelit le corps dans une pirogue qui reste dans la maison mortuaire.

(2) Cette croyance se trouve dans la religion des Chinois, avec laquelle on remarque ici quelque similitude. D. Luis a cru qu'on offroit des mets à Dieu en faveur du mort; mais je pense que l'opinion de Cantova est à cet égard la plus exacte et la plus vraisemblable.

(3) Ou bien *esprits tutélaires*: on les retrouve par-tout à la Chine.

(4) On dit indifféremment ici *tamor*, *tamol*, *tamore* et *tamour*.

pable, obtient aisément la rémission de sa faute; il lui suffit de faire quelque riche présent à l'époux de celle avec laquelle il a eu un commerce illicite.

Iles Carolines.
De l'homme
en société.

» Le mari peut répudier sa femme lorsqu'elle a violé la foi conjugale, et la femme a le même pouvoir de répudier son mari lorsqu'il cesse de lui plaire : dans ce cas, certaines lois sont établies pour la disposition de la dot (1). Quand l'un d'eux meurt sans postérité, la veuve épouse le frère de son mari défunt. »

« Lorsque, à Gouliay, un ami réclame de son ami l'hospitalité, dit Kotzebue (2), il doit lui céder sa femme pendant la durée de la visite, ce qui n'a pas lieu à Feis ni aux îles situées plus à l'Ouest. »

Divers usages.

D'après M. Duperrey, le baiser, ou signe de salut entre deux personnes qui se rencontrent, consiste à se flairer mutuellement la main ou le nez : cet usage est fort répandu, non-seulement dans la Polynésie, mais aussi dans le grand archipel d'Asie.

« Les insulaires de Gouliay et de Farroïlep sont accoutumés à se baigner trois fois le jour, le matin, à midi et sur le soir (3). Ils prennent leur repos dès que le soleil est couché, et se lèvent avec l'aurore. Le chef ou tamor de l'île ne s'endort qu'au bruit d'un concert que forment une troupe de jeunes gens réunis le soir autour de sa maison, et qui chantent à leur manière certaines compositions poétiques, jusqu'à ce qu'on les avertisse de cesser.

» Pendant la nuit, au clair de lune, ils s'assemblent de temps en temps pour chanter et danser devant la demeure de leur tamor. Le son de la voix seule, car ils n'ont point d'instrumens de musique, règle leur danse, dont la beauté consiste dans l'exacte uniformité des mouvemens du corps.

Amusemens.

(1) Suivant les remarques du capitaine Kotzebue à Radak, l'homme, en se mariant, fait au père de sa prétendue un présent consistant en fruits, poissons et autres choses semblables. La valeur en est réglée en raison du rang qu'occupe le père de la mariée, car les mariages peuvent aussi avoir lieu entre des personnes de rangs inégaux. Si le père, ou la mère seulement, est de la classe des chefs, les enfans sont réputés appartenir à cette classe. Dans le second cas, le père et le mari donnent à la femme et à ses enfans toutes les démonstrations extérieures de respect dues à sa naissance. (Kotzebue, *op. cit.* t. III.)

(2) *Loc. cit.*

(3) Cantova, *Lettres édifiantes.*

Iles Carolines.
De l'homme
en société.

Les hommes, séparés des femmes, s'avancent vis-à-vis les uns des autres; puis ils remuent la tête, les bras, les mains et les pieds en cadence. Les ornemens dont ils ont soin de se parer, donnent, selon eux, un nouvel agrément à cet exercice : leur tête est couverte de plumes ou de fleurs; des herbes aromatiques leur pendent aux narines, et l'on voit attachées à leurs oreilles des feuilles de palmier arrangées avec assez d'art; aux bras, aux mains, aux pieds, ils portent d'autres parures propres à ces parties.

» Les femmes, de leur côté, se livrent à un divertissement plus convenable à leur sexe. Assises, et se regardant les unes les autres, elles commencent un chant pathétique et langoureux, accompagnant le son de leur voix du mouvement cadencé des bras et de la tête : ce chant s'appelle en leur langue *tanger isâifil* [la plainte des femmes].

» A la fin de la danse, le tamor, quand il se pique de libéralité, élève en l'air une pièce de toile qui devient le prix de celui des danseurs qui peut s'en saisir le premier.

» Ils ont en outre plusieurs autres jeux où ils donnent des preuves de leur adresse et de leur force, en s'exerçant à manier la lance, à jeter des pierres ou des balles dans les airs. Chaque saison a son genre d'amusement particulier.

Nous avons été plusieurs fois témoins des danses carolinoises : j'ai parlé (page 72) de celle qu'ils exécutèrent sur le vaisseau pendant que nous naviguions près de leurs îles; mais c'est aux Mariannes sur-tout que nous en avons vu des plus variées et des plus agréables. Dans l'une de ces danses, les acteurs, en assez grand nombre, se rangent sur deux lignes et en face les uns des autres; tous sont armés d'un bâton pareil à celui qui est figuré pl. 58, fig. 13. Un cri général se fait entendre : à l'instant, chaque danseur frappe adroitement avec son bâton, tantôt celui de la personne qui est vis-à-vis de lui, et tantôt, en sautant et faisant un quart de conversion, celui de son voisin sur la même ligne, soit à droite, soit à gauche. Bientôt ils changent de place, s'entremêlent en formant diverses figures parfois très-complicquées, et de manière à toujours heurter en cadence le bâton d'un de leurs voisins. Il est à remarquer que ce n'est pas avec le milieu de cette arme qu'ils frappent, mais avec ses extrémités,

et qu'à chaque coup elle doit toucher par un bout celle d'un des danseurs, et par le bout opposé celle d'un autre. Notre planche 55 donnera une idée de ce genre d'exercice, dont deux combinaisons seulement ont pu être représentées, quoiqu'elles soient à l'exécution très-multipliées. Un chant général règle tous ces mouvemens, qui charment par leur précision et leur grâce. Voici les paroles d'une de ces chansons que M. Gaimard a transcrites; les acteurs appartenoient à l'île Satahoual; l'air étoit peu harmonieux.

*Touka pouï atta lala ouaké,
Touka pouï atta lala ouaké,
Touka pouï &c.*

Nous n'avons pu nous faire expliquer le sens de ce jargon. Dans une autre circonstance, ayant interrogé, sur un pareil sujet, la personne qui nous servoit d'interprète, elle nous dit de même n'être pas capable de nous donner la traduction des paroles chantées, mais savoir que leur objet étoit ordinairement de peindre les peines de l'absence, les craintes d'une femme dont le mari est en mer, &c.

Les danses n'ont pas toutes le même caractère; souvent les acteurs, sur une seule ligne, se frappent les cuisses avec leurs mains, lèvent ensuite les bras, et recommencent en chantant ce jeu monotone. D'autres fois, rangés en rond, ils se tiennent par le poignet et sautent sur la jambe gauche en appuyant la droite sur la cuisse de leur voisin (pl. 56); enfin on les voit également former un rond, au milieu duquel un homme fait diverses contorsions que tous les autres sont tenus d'imiter. Nous avons en France une danse analogue, connue sous le nom de *branle des capucins*: aux Carolines, comme chez nous, toutes ces folies excitent une vive hilarité.

La musique a presque toujours la monotonie de la danse; on peut en juger par l'échantillon suivant :



Iles Carolines.
De l'homme
en société.

§. VI.

Industrie.

« La principale occupation des hommes, dit Cantova (1), est de construire des barques, de pêcher et de cultiver la terre. Le partage des femmes est de faire la cuisine, d'aider leurs maris lorsqu'ils ensemencent les champs, et de mettre en œuvre une espèce de plante sauvage (2) et un arbre nommé *balibago* (3), pour en faire de la toile (4). Comme ils manquent de fer, ils se servent de cognées et de haches de pierre pour couper le bois. Si par hasard un vaisseau étranger laisse dans leurs îles quelques vieux morceaux de fer, ils appartiennent de droit aux tamors : ceux-ci en font faire, du mieux qu'ils peuvent, des outils dont ils tirent un profit considérable, car ils les louent un prix assez élevé. »

Pêche.

La pêche, à cause de son importance pour la nourriture des habitans, est un art auquel les Carolinois se livrent avec beaucoup de succès; c'est ordinairement de la ligne et de l'hameçon qu'ils se servent.

« Autant que j'ai pu le comprendre, ils pêchent les poissons volans à la ligne, avec des morceaux de ceux qu'ils ont pris précédemment en guise d'appât; et ce qui rend ce fait hors de doute, c'est qu'à tous les poissons qu'ils nous ont vendus, on avoit ôté sur le dos une petite lèche absolument pareille à celle que nous enlevons quand nous faisons servir le poisson de *boitte*. Leurs hameçons sont en arêtes, en nacre de perle,

(1) *Lettres édifiantes.*(2) C'est l'*abaca*, ou bananier sauvage.(3) On l'appelle *ilifà* à Lamoursek, *balibago* à Manille, et *pago* aux Mariannes: c'est l'*hibiscus tiliaceus* des botanistes.(4) Les filamens avec lesquels on tisse ces étoffes ne sont point tordus ou filés; ce sont des fibres déliées de l'*abaca* ou du *balibago*, ayant à-peu-près un millimètre de largeur. Les plus grandes étoffes que j'aie vues avoient environ 2 pieds de large et 6 pieds de long: il y en a de teintes en jaune; quelques-unes ont des bordures tissées, de couleur noirâtre, ce qui tranche agréablement avec le fond. Le jaune, chez les Carolinois comme à la Chine, est la couleur réservée aux chefs. On fait aussi des cordes de *balibago*; mais il paroît que celles de kair ou de filasse de coco sont préférées. Nous nous en sommes procuré plusieurs qui toutes étoient *commises* à trois torons avec beaucoup de soin. En général, elles avoient depuis un pouce jusqu'à 15 lignes de circonférence, et de 20 à 50 brasses de longueur.

en écaille de tortue, et même en écales de noix de cocos; on en verra plusieurs figurés sur notre planche 58 (fig. 9, 10, 11 et 12). Quelques-uns, au lieu d'être courbés comme les nôtres, sont fourchus et attachés à la ligne de la même manière que nous y fixons nos *épigneux*, auxquels ils ressemblent parfaitement, à la fourche près. » (M. Lamarche.)

D'autres fois ils emploient une sorte de nasse (1), ou bien un petit filet garni d'un cerceau et d'un manche. Les mailles de ceux que nous avons vus avoient à-peu-près cinq lignes d'ouverture; le fil nous parut être d'abaca, et très-solide. Le nœud de ce filet étoit le même que celui de nos seines.

Ils osent même attaquer la baleine (2), et le combat qu'ils lui livrent est pour ces peuples un spectacle fort recherché. « Dix ou douze de leurs îles, disposées en forme de cercle, dit Cantova (3), forment une espèce de port où les eaux sont dans un calme perpétuel. Quand une baleine paroît dans ce golfe, les insulaires montent aussitôt sur leurs canots : se tenant du côté de la mer, ils avancent peu à peu en effrayant l'animal, et le poussent devant eux jusque sur des hauts-fonds non loin de terre. Alors les plus adroits se jettent à l'eau; quelques-uns dardent l'animal de leur lance, et les autres l'amarrent avec de gros câbles dont les bouts sont fixés au rivage. Aussitôt s'élève un grand cri de joie parmi les spectateurs nombreux que la curiosité a attirés sur la côte. On traîne sur le sable la baleine, et un grand festin est la suite de cette victoire. »

Mais l'industrie dans laquelle les Carolinois déploient le plus d'habileté et d'adresse, est, sans contredit, la construction de leurs pirogues

(1) Le P. Paul Clain, dans les *Lettres édifiantes*, parle ainsi de ces nasses ou casiers des habitans de Lamoursek : « Voici comment ils ont vécu en mer. Ils jetoient à l'eau une espèce de nasse, faite de plusieurs petites branches d'arbre, liées ensemble. Elle avoit une grande ouverture pour laisser entrer le poisson, et se terminoit en pointe de manière à l'empêcher de sortir. »

Quoiqu'il paroisse singulier que des poissons puissent ainsi être pêchés en pleine mer, une circonstance dont j'ai oublié de parler tend à me faire croire que la chose n'est pas impossible. Lorsque nous traversâmes le détroit de Bourou, nous découvrîmes une pirogue coulée et flottant à la surface des flots; nos gens la conduisirent le long du bord : elle étoit remplie de petits poissons que, malheureusement, nous ne pûmes prendre, parce qu'on les aperçut trop tard, et seulement quand la pirogue fut retournée.

(2) Les auteurs du Voyage de Kotzebue pensent que c'est du dauphin et non de la baleine qu'il doit être ici question.

(3) *Lettres édifiantes*.

Iles Carolines.
De l'homme
en société.

Construction
navale.

Iles Carolines.
De l'homme
en société.

ou *pros*. On conviendra, si l'on jette les yeux sur notre planche 50, qu'il est difficile de leur donner une coupe plus agréable, plus gracieuse; toutes, ou peu s'en faut, sont exactement faites sur le même modèle, et ne diffèrent guère que par les dimensions. Les plus grandes que nous ayons vues avoient 36 pieds de longueur (1); d'autres n'excèdent pas 11 pieds; celle sur laquelle M. Bérard a pris les mesures que nous transcrivons bientôt, tenoit le milieu entre ces deux termes.

« D'après l'examen d'un grand nombre de *pros*, lorsque nous traversons les Carolines ou que nous étions aux Mariannes, il a été facile de juger qu'ils avoient en général un faux côté, c'est-à-dire, que l'un des bords étoit plat, et l'autre arrondi; cependant il s'en est rencontré plusieurs qui étoient symétriques. » (M. Bérard.)

Dans un pays où le fer est une production exotique aussi rare, on ne doit pas s'attendre qu'il soit employé dans la construction navale. Néanmoins les pirogues, à l'exception peut-être des plus petites, qui ne s'éloignent pas de la côte, sont composées de diverses pièces dont la jointure offre un caractère particulier. En effet, elles ne sont pas réunies par des chevilles en bois ou par des ligatures intérieures comme à Guébé et à Timor, mais par de simples coutures en tresses de kair. Cette méthode de cohésion est singulière, et, ce qui surprend encore davantage, c'est sa grande solidité: elle la doit en partie, il est vrai, à un mastic fort dur, dont on recouvre les jointures, les trous par où les tresses ont passé, et les tresses elles-mêmes, qui, sans cela, seroient vite détruites par le frottement des vagues.

Un vernis, rouge dans quelques parties, noir dans d'autres, recouvre la totalité de la pirogue, ainsi qu'on peut le voir sur la planche citée: il est à-la-fois brillant, solide, et les insulaires font preuve d'intelligence et de goût par la manière dont ils l'appliquent (2).

Passons, avec M. Bérard, à la nomenclature des parties qui constituent

(1) Je crois qu'il y en a d'une longueur presque double.

(2) Voici comment l'auteur de la *Relation des îles Pelew* décrit la manière dont cette peinture extraordinaire est appliquée: « Les couleurs sont broyées, dit-il, et jetées dans l'eau, qu'on fait bouillir ensuite. Les naturels enlèvent soigneusement l'écume qui surnage à la surface; puis, quand ils trouvent la liqueur suffisamment épaissie, ils l'étendent toute chaude sur le bois et la laissent sécher. Le jour suivant, on frotte la peinture avec l'huile de coco, et

un pros, et des manœuvres et autres objets nécessaires à la navigation.

Les Carolinois (1) désignent sous le nom de *poulo-loua* la pièce qui fait le fond de la barque et sert comme de quille. (Voy. n.° 1 des fig. 8 et 9 de nos planches 51 et 52.) *Papa-loua* désigne les autres pièces latérales n.° 2, et *méchaliba* les deux saillies symétriques n.° 3, qui s'élèvent au-dessus de la pirogue à chaque extrémité. On voit, figure 13, le *méchaliba* plus en détail, et la manière dont il s'assemble avec le reste du pros.

Éléghécha s'entend de la première pièce du plat-bord n.° 5, qui supporte les deux tiges boutantes du balancier. Les deux autres pièces du plat-bord, qui vont de l'*éléghécha* au *méchaliba*, se nomment *palébalissia*. *Féranbäi*, n.° 6, est le plat-bord du *péraf*; *maloua*, n.° 7, une traverse placée intérieurement à chacune des extrémités de la pirogue, et percée d'un trou dans lequel vient s'encastrier, quand on est sous voile, l'extrémité inférieure de la vergue. Le n.° 8 représente l'espèce de cheville *fadelouboubou*, qui sert, d'un côté *a*, pour fixer le gouvernail, et de l'autre *b*, pour amarrer le *cheldéghel*. Le premier banc, n.° 9, est appelé *tioutatib*; le second, n.° 10, *atilim*, et le troisième, n.° 11, *chadaghio*: c'est sur ces bancs que s'asseyent les rameurs lorsqu'on emploie la pagaie *fadjéal* (2). Le *péraf*, n.° 12, tantôt d'une seule pièce, tantôt de deux, est le plancher où se tiennent ordinairement les gens de l'équipage; *apoung*, n.° 13, la planche de l'archipompe, et *folap*, n.° 14, l'archipompe elle-même, c'est-à-dire, la partie la plus basse de l'embarcation où se réunit l'eau que les lames jettent à bord; deux bancs élevés, n.° 15, *maraghäi*; les supports de ces bancs, *olibon*, n.° 16 (fig. 6 et 7); la batayole, n.° 17 (fig. 2), *laganou*; la pièce n.° 18, où l'on amarre l'écoute, *ouotimel*; la plate-forme centrale du balancier, n.° 19, *tinemäi*, puis, les tiges boutantes, n.° 20, à l'extrémité desquelles est attaché le flotteur, *ghia*.

La figure 3 montre la manière dont le flotteur, *tam*, n.° 21, tient

en répétant cette opération pendant un temps convenable, avec des écales du même fruit, on parvient à lui donner un poli et une ténacité capables de résister à la mer. »

J'ajouterai que ce vernis est extrait de l'arbre à pain; c'est ce que nous verrons plus en détail, en parlant des îles Mariannes. On le colore ensuite diversement.

(1) Ce sont toujours ceux de la troisième province dont il s'agit ici.

(2) Voyez pl. 50.

Iles Carolines.
De l'homme
en société.

Des Carolines.
De l'homme
en société.

au balancier; deux trous, n.° 22, *chöchö*, ouvrent passage aux ligatures qui consolident cette jonction; n.° 23, *éam*, sont les fourches du flotteur; n.° 24, *ouédjéou*, la traverse de ces fourches.

Passant aux figures 1 et 2, nous verrons, n.° 25, les étançons *méta-véram* du balancier; sur les figures 2 et 5, n.° 26, la disposition de deux espèces de paniers ou cages, *aïmeb*, destinés à loger les effets que l'on transporte, et où peuvent, au besoin, se mettre à l'abri une portion des hommes de l'équipage: l'un des ces paniers est établi sur le balancier, l'autre sur une charpente particulière, dont la claie, *yépéb*, n.° 27 (fig. 1), est supportée par deux traverses, *choua*, n.° 28, auxquelles sont fixées, en les croisant, trois autres pièces, *oualian*.

Entre la partie centrale du balancier (fig. 1 et 2) et les étançons latéraux qui le maintiennent, se trouve une sorte de caillebotis ou de grillage en bois sur lequel on étend souvent des nattes en feuilles de palmier (fig. 2), pour faciliter la marche.

Le gouvernail (fig. 12), nommé *fadélouboubou*, ainsi que les barres sur lesquelles on l'appuie, se compose de deux pièces, dont la principale, n.° 30, a une petite coche qui doit porter sur la cheville *a* (fig. 11) dont il a été fait mention plus haut; l'autre est comme une queue liée à la première par des points de couture: c'est proprement la barre du gouvernail; la tête de celui-ci est assujettie par la corde *ib* à l'un des bancs de la pirogue; son extrémité inférieure est maintenue par le pied du timonnier, ainsi qu'on le voit fig. 10, qui lui-même siège sur un bâton *cbm* (fig. 11) saillant en dehors de l'embarcation.

Les Carolinois donnent à leurs pros ou pirogues le nom d'*oïa* ou de *chakeman*; au mât, celui d'*ahou*: il est dessiné, fig. 4, de manière à en montrer les détails. A sa partie supérieure est liée une pièce additionnelle *dg*, garnie en *g*, soit d'un trou, soit d'une fourche où passe la drisse. Sur le bord, et non au milieu de la barque, le pied *h* du mât entre dans l'emplanture *c* (fig. 1 et 2), mais ne s'y enfonce que fort peu; l'espèce de bourrelet laissé au mât (fig. 4), au-dessus de cette emplanture, sert à tourner l'extrémité inférieure de la drisse lorsque la voile est hissée.

Celle-ci, *oua*, composée de différens lés tissés en feuilles de palmier, est tendue sur une vergue, *chédé*, n.° 41 (fig. 6 et 7), suspendue au mât

vers le tiers supérieur de sa longueur, et sur une bôme, nommée *limm*, n.° 40, d'où partent les écoutes.

Plusieurs cordages, *amaï*, composent tout le grément de ces petits navires; *hennelap* (fig. 5) est le hauban qui, du capelage B, va s'amarrer en *b* sur le flotteur; *cheldéghel*, n.° 32 (fig. 5, 6 et 7), la retenue au vent du mât; *taoughéché*, n.° 33, la retenue sous le vent: ces deux derniers cordages sont doubles. La drisse de la voile, *chéal*, n.° 36 (fig. 6), passe dans l'œillet 35 du mât, et vient s'amarrer en *z*, comme nous l'avons dit, au-dessus de son emplanture. N.° 37 (fig. 6 et 7), les deux écoutes, *moël*; n.° 38, les cargues, *chéallisserak*; toutes deux font dormant en *m*; l'une passe en L dans une ganse, et va trouver l'autre près du dormant de la drisse, d'où elles descendent au pied du mât. Lorsqu'on court vent arrière, on fait usage des retenues, *rhoro*, n.° 39 (fig. 7), qui sont frappées sur la vergue.

Deux instrumens servent à vider l'eau qui embarque dans la pirogue: l'un est un escope à main, *ammat*, pl. 58, fig. 5; l'autre une espèce de cuiller tissée en feuilles de palmier, et à long manche, même planche, fig. 6.

DIMENSIONS des principales parties du pros que M. Bérard a mesuré.

	P.	Po.	Mil.
Longueur de tête en tête.....	29.	0.	= 9,420.
Plus grande largeur.....	2.	6.	= 0,812.
Largeur au quart de la longueur.....	2.	1.	= 0,677.
Creux.....	3.	6.	= 1,137.
Longueur du <i>péraf</i>	13.	6.	= 4,385.
Distance de l'extrémité du <i>péraf</i> à celle du pros.....	7.	9.	= 2,518.
Largeur du <i>péraf</i>	3.	0.	= 0,975.
Différence de courbure d'un bord à l'autre d'une embarcation.....	0.	6.	= 0,162.
Saillie du <i>choua</i>	4.	0.	= 1,299.
Longueur totale du balancier.....	11.	0.	= 3,573.
Longueur du flotteur.....	13.	0.	= 4,223.
Longueurs égales de la vergue et de la bôme.....	26.	0.	= 8,446.
Longueur du mât.....	21.	0.	= 6,822.
Hauteur des <i>méchalibas</i> au-dessus du plat-bord.....	2.	6.	= 0,812.
Longueur de la ralingue, entre la vergue et la bôme, lorsque la voile est tendue.....	24.	0.	= 7,796.

Iles Carolines.
De l'homme
en société.

Iles Carolines.
De l'homme
en société.

Manceuvre
des pros.

» Les grandes cages, *âimeb*, sont fermées d'un couvercle en feuilles de vacoua, dit M. Bérard; des nattes de feuilles de cocotier servent pour garantir le bois des pros de l'ardeur du soleil, et, au mouillage, sont employées en guise de paillets pour empêcher le câble d'user le plat-bord.

» Lorsqu'une pirogue est au plus près, son mât est incliné de l'avant (fig. 6 et 7, pl. 52), et maintenu dans cette position par le *cheldéghel*, corde amarrée en faisant plusieurs tours sur le *fadélouboubou*; alors la vergue appuie son extrémité sur le *maloua*, et supporte, par conséquent, de concert avec le mât, tout le poids de la voile, qui est fort lourde. La vergue et la bôme sont réunies en *x* (fig. 6 et 7, pl. 52), mais de manière cependant qu'il y ait un peu de jeu; la dernière, ou vergue basse, est toujours sous le vent de l'autre, au point de jonction.

» Ces pirogues ne virent jamais de bord, et le balancier est sans cesse du côté du vent, en sorte que la même extrémité, lorsqu'on change d'allure, se trouve alternativement proue et poupe. Si les Carolinois veulent courir sur l'autre ligne du plus près, ce qui correspond à notre virement de bord, ils filent tout-à-coup l'écoute pour amortir l'aire: deux hommes vont promptement à l'extrémité D du pros (fig. 6 et 7, pl. 52), où l'un d'eux largue le *cheldéghel*; puis, soulevant la vergue, ils la retirent du *maloua*, et la poussent vers l'extrémité E. Le mât, dans ce mouvement, se redresse d'abord pour s'incliner ensuite dans le sens opposé, jusqu'à ce que le bout de la vergue vienne reposer dans le *maloua* du côté E. Deux hommes, placés de ce côté, facilitent la manœuvre en tirant sur le *cheldéghel* et le *taoughéché* (n.° 32 et 33, fig. 7) fixés en B. Ceux qui sont en D filent à retour les cordes correspondantes sous les mêmes numéros, et accompagnent tout le système, afin qu'il ne tombe pas trop brusquement sur le *maloua* E. Dans cette opération, les vergues doivent toujours passer sous le vent du mât, et celui-ci avoir assez de jeu dans son emplanture pour tourner avec facilité, sans cependant qu'il puisse en sortir; les drisses et le hauban, ou *hennalap*, restent fixes. Dès que la vergue est parvenue à l'extrémité E du pros, on en roidit le *cheldéghel*, on borde la voile, et l'on vient au plus près.

» Il est facile de voir que, lorsque le mât est perpendiculaire, et même à l'instant où l'on a largué le *cheldéghel*, tout le système de voilure n'est

soutenu latéralement et que d'un seul bord par l'*hennalap*, qui va du mât au bout du flotteur, en sorte que, dans ce moment, si le vent éprouvoit une saute subite, la barque chavireroit. Cette manœuvre du virement de bord, toujours excessivement délicate, devient très-difficile lorsque la mer est grosse, parce qu'il faut que les hommes aillent d'une extrémité de la pirogue à l'autre sans point d'appui.

» Lorsque l'on court largue et qu'il vente grand frais, on diminue la surface de la voile au moyen des deux cargues *chéallisserak*, qu'on pèse plus ou moins selon le cas. Nous avons vu plusieurs pros, avec un vent arrière, mollir leurs drisses et roidir alors les retenues n.º 39, pour assurer un peu plus la vergue : je ne crois pas que ces deux cordes aient un autre usage. Au reste, les Carolinois suivent rarement cette allure; ils aiment mieux faire une route composée, et garder le vent du côté du balancier.

» Ces sortes d'embarcations étant, relativement à leur petite largeur, fort longues, et en outre d'un très-grand creux, se rangent naturellement au plus près, sans avoir besoin d'y être amenées par le gouvernail. Offrant à l'eau une grande résistance latérale, elles dérivent peu : tout est donc en leur faveur pour louvoyer avec avantage. Effectivement, la navigation de quelques jours que j'ai faite sur un de ces pros, m'a toujours montré qu'ils s'élevoient au vent avec rapidité, malgré la force des courans contraires.

» Ils naviguent très-bien de belle mer; mais lorsque la lame est forte, ils fatiguent beaucoup, et je suis étonné qu'ils puissent, dans cette circonstance, soutenir une longue traversée. Il est difficile de se figurer combien sont incommodes les roulis qu'on éprouve alors; souvent nous avons été renversés de dessus les bancs (*maraghai*), quoique nous eussions une batayole pour nous tenir. Le balancier reçoit de violentes secousses : mais c'est sur-tout quand la brise est largue et que la houle vient de travers qu'on éprouve les chocs les plus rudes; car le creux de la lame se trouvant souvent alors au-dessous du flotteur, celui-ci tombe, et rencontre bientôt une autre vague qui le frappe avec tant de force, qu'on croiroit que l'embarcation va se briser. On se rappellera que ces pirogues n'ayant point de membrure, et leurs flancs n'étant composés que de pièces de bois

Iles Carolines.
De l'homme
en société.

Iles Carolines.
De l'homme
en société.

cousues ensemble, le balancier, levier énorme, doit exercer une action puissante pour les désunir. Eh bien ! malgré toutes ces causes de destruction, nous ne les avons jamais vues prendre l'eau par les coutures. Il est vrai qu'après chaque course, ces insulaires réparent toutes celles qui se sont relâchées, et garnissent de mastic les moindres fissures. Mais si ces pros ne prennent point d'eau de cette manière, il est certain que le choc des lames en embarque assez dans l'intérieur pour qu'un homme de l'équipage soit obligé d'avoir sans cesse l'escope à la main.

Dans le cas où la force du vent l'exige, il y a continuellement deux personnes placées à l'écoute, qui est alors doublée, et c'est par ce seul moyen qu'ils gouvernent : la mollir ou l'abraquer suffit pour faire arriver ou lofer. Ils s'étudient à tenir la voile toujours pleine, afin que l'embarcation ait un bon sillage. Ils courent des bordées en droite ligne, avec une précision étonnante, et ne dérivent que fort peu, même sans le secours du gouvernail, dont ils se servent rarement, ainsi que nous le verrons bientôt.

» Lorsqu'ils naviguent près des côtes de quelque île où la force et la direction de la brise sont souvent variables, ils mettent une attention particulière à veiller l'arrivée et la durée de la rafale : dès que l'accalmie lui succède, le pros se range au vent avec vitesse; ils bordent alors la voile à plat, et, laissant un peu porter, se tiennent prêts à recevoir la nouvelle risée. Ils seroient en effet en danger de chavirer s'ils s'exposoient à être masqués. Quelquefois la barque se lance dans le lit du vent avec tant de force, qu'il faut que deux ou trois hommes sautent à la poupe, et qu'à l'aide de pagaies ils empêchent la voile de ralinguer.

» Quand deux pros viennent à s'accoster ou à naviguer dans le voisinage l'un de l'autre, il est nécessaire de gouverner avec plus d'exactitude, et pour cela on fait encore usage de la pagaie, qu'un homme emploie à la poupe; mais ordinairement, et pendant les traversées, on ne se sert que de l'écoute. A l'égard du gouvernail proprement dit, qui pourroit bien n'être chez eux qu'une invention moderne empruntée aux Européens, ils ne s'en servent guère que quand ils courent grand large; encore n'en tirent-ils pas tout le parti possible. Leur manière de le maintenir en place est très-pénible et en rend l'emploi fort peu efficace. Ils le jetèrent au loin

un jour devant nous avec impatience, ne pouvant lui faire produire l'effet qu'ils vouloient; trois d'entre eux aussitôt prirent leurs pagaies, et tinrent le navire dans la direction désirée. Mais que de fatigue ils se donnent! Par un grand sillage, il faut au moins trois hommes pour tenir en route, tandis qu'un seul, avec le gouvernail, suffiroit dans tous les cas.

» Nous avons parlé de la position du timonnier, qui, pour agir, est obligé d'être assis en dehors du pros, sur une traverse large seulement de trois pouces; il se cramponne en outre au *méchalibá*. Tous les gens de l'équipage doivent passer à tour de rôle à ce poste difficile. Pendant ce temps on ne manœuvre plus l'écoute, quoiqu'un ou deux hommes soient toujours occupés à la tenir. Nous vîmes un Carolinois rester six heures à la barre, assis constamment dans cette posture gênante: la mer étoit grosse, et il eut presque continuellement la cuisse dans l'eau, sans paroître craindre les requins, qui cependant auroient bien pu le saisir.

» Quand un pros vient à chavirer, l'équipage suffit dans tous les cas pour le remettre à flot. A cet effet, une partie des hommes se placent sur le balancier, et, par leur poids, font faire à la barque presque un demi-tour; les autres se suspendent aux *chouas*, et finissent ainsi par opérer la conversion. Mais préalablement ils se sont tous mis à la nage, ont déplanté le mât, paqueté la voile, et fait une espèce de drôme de tous les effets détachés que la pirogue contenoit. Dès qu'elle est retournée, ils la voient promptement avec les escopes, puis replacent le mât et tout le reste de l'équipement.

» Les pros carolinois sont bons pour les mers intertropicales, où la lame n'est jamais extrêmement grosse, et où les vents n'ont pas habituellement la même violence que dans nos climats. On pourroit y apporter de nombreuses améliorations, sur-tout dans l'aménagement; mais elles n'auroient que peu d'utilité aux yeux d'hommes accoutumés à coucher à l'air et à recevoir tout nus la pluie sur le corps, d'hommes enfin qui n'embarquent que juste la quantité de vivres nécessaire pour ne pas mourir de faim. Quoique nos canots soient d'une structure plus solide et moins sujette aux avaries, il est hors de doute qu'ils ont aussi leurs

Iles Carolines.
De l'homme
en société.

Iles Carolines.
De l'homme
en société.

imperfections ; je suis convaincu , par exemple , que nous eussions mis deux fois plus de temps avec eux qu'avec les pros pour nous rendre de Guam à Rota. »

Nous avons constaté cependant que la vitesse des pirogues carolinoises est bien au-dessous de cette incroyable rapidité que leur ont prêtée certains voyageurs , et qui leur avoit fait donner , ainsi qu'à celles des Mariannais , en tout semblables aux premières , le nom de *pros volans*. Le capitaine Kotzbue pense qu'elles parcourent rarement , dans une journée de navigation , plus de 40 milles : pour nous , des expériences directes nous ont démontré qu'elles peuvent , par une brise fraîche et une belle mer , filer 6 nœuds au plus près , ce qui fait par jour 144 milles ; mais nous n'avons pas la preuve que quelques-unes d'entre elles ne puissent aller beaucoup plus vite. Sans parler de ce qu'en racontent Raynal et le rédacteur du Voyage d'Anson , nous croyons devoir citer le récit du capitaine Dampier , dont l'exactitude et la véracité sont si parfaitement connues. « J'ai fait ici (à Guam) l'épreuve de la légèreté d'un de ces vaisseaux , pour ma propre satisfaction. Nous faisons route avec notre ligne (de loch) ; elle avoit 12 nœuds , qui furent plus tôt passés qu'un sable d'une demi-minute ne fut écoulé. Suivant ce compte , il fait pour le moins 12 milles par heure ; mais je crois qu'il en pourroit faire 24 dans le même espace de temps. » Nous n'ajouterons aucun commentaire à ces observations.

Quand plusieurs pirogues carolinoises naviguent de conserve , un pilote en chef , *paloug* , dirige toute la petite escadre ; ceux des autres barques , ou les *tarag* , ont un talent secondaire , et doivent suivre les indications du premier. Pendant le jour , il est facile de maintenir ces barques en vue les unes des autres ; mais quand le temps est brumeux , ou la nuit , on est forcé de se faire des signaux avec une conque , espèce de cornet à bouquin , qui s'entend de fort loin : en général , c'est un buccin percé d'un trou latéral ; on peut en voir le dessin pl. 58 , fig. 7.

§. VII.

Gouvernement.

Les informations que nous avons reçues à Guam nous ont appris que le gouvernement de Lamoursek et celui des Gouliay est monarchique, et que le roi a sous lui plusieurs ordres de chefs. Ce mode de constitution paroît adopté dans tout l'archipel, depuis les Palaos jusqu'aux Radak. Voici comment le décrit le P. Cantova (1) :

« Au milieu de la rudesse et de la barbarie où vivent ces insulaires (2), il ne laisse pas d'y avoir parmi eux une certaine police qui donne à connoître qu'ils sont plus raisonnables que la plupart des autres Indiens, en qui on ne voit guère rien d'humain que les traits. L'autorité du gouvernement se partage entre plusieurs familles nobles, dont les chefs s'appellent *tamors* (3). Il y a de plus, dans chaque province, un principal tamor auquel tous les autres sont soumis.

» Ces tamors laissent croître leur barbe fort longue, pour se concilier davantage le respect : ils commandent avec empire, parlent peu, et affectent un air grave et sérieux. Lorsqu'un de ces personnages donne audience, il est assis (4) sur une table élevée : ses vassaux s'inclinent

(1) Dans les *Lettres édifiantes*.

(2) Les habitans des îles Lamoursek et Gouliay, ou en général ceux de notre troisième province.

(3) Cantova dit *tamoles*; mais je me conforme ici à une orthographe qui est appuyée sur nos observations particulières.

(4) Il résulte des recherches auxquelles nous nous sommes livrés, que les nobles ne s'asseyaient jamais devant un homme du bas peuple, puisque dans leurs idées ce seroit manquer de dignité. Le plébéien, de son côté, doit, non se tenir debout devant son supérieur, mais s'asseoir ou s'accroupir à terre pour lui parler. Si le noble, cependant, est fatigué, il peut s'appuyer contre un mur, contre un arbre, en y posant un de ses pieds et ployant le jarret (nous retrouverons le même usage aux Mariannes, *voy. pl. 62*), ou bien il faut qu'il passe dans un lieu où il n'y ait aucun homme de cette caste abjecte, pour pouvoir s'asseoir sans déroger. Quand nos Carolinois venoient nous voir à Guam, ils s'accroupissoient sur leurs talons dès qu'ils arrivoient près de nous; c'étoit un signe de politesse. Si cette marque d'humilité nous a paru singulière, ils ne trouvoient pas moins bizarre de leur côté notre manière de saluer, qui ne manquoit jamais d'exciter leurs bruyans éclats de rire.

Iles Carolines.
De l'homme
en société.

Pouvoir
souverain.

Chefs,
hiérarchie.

Prérogatives.

Iles Carolines.
De l'homme
en société.

profondément en paroissant devant lui ; du plus loin qu'ils arrivent, ils marchent le corps tout courbé et la tête presque entre les genoux, jusqu'à ce qu'ils soient auprès de sa personne : alors ils s'asseyent à terre, et, les yeux baissés, reçoivent ses ordres avec la soumission la plus absolue.

« Quand il les congédie, ils se retirent en se courbant de la même manière qu'à leur arrivée, jusqu'à ce qu'ils soient hors de sa présence. Ses paroles sont autant d'oracles qu'on révère, et l'on exécute ses commandemens avec une obéissance aveugle ; enfin on lui baise les mains et les pieds avant de lui demander quelque grâce (1). »

Administration
de la justice.

« Les principaux chefs carolinois, dit Kotzbue (2), jouissent d'une grande autorité, et exercent la justice pénale selon les principes les plus stricts du talion : *œil pour œil, dent pour dent*. » Selon Cantova (*op. cit.*), on ne punit les criminels ni par la prison ni par des peines afflictives, mais on se contente de les exiler dans une autre île.

A Gouliay, les successions, à la mort des parens, arrivent d'abord aux frères, puis aux enfans mâles du fils aîné (3).

Guerre et armes.

Les habitans de la troisième province, et particulièrement ceux des groupes de Gouliay et de Lamoursek, sont d'humeur assez pacifique, et la guerre est rare chez eux. Voici sur ce point le témoignage du P. Cantova : « Lorsque des inimitiés s'élèvent entre des particuliers, dit-il (*loc. cit.*), d'ordinaire quelques présens les apaisent ; mais quand elles sont publiques et de bourgade à bourgade, la guerre seule peut les terminer. Ils n'ont d'autres armes que des pierres (4) et des lances armées d'os de poisson (5).

(1) M. Quoy reçut à Guam la visite d'un Carolinois qui, voulant obtenir quelques hameçons, se prosterna devant lui la face contre terre, lui prit le pied, et l'ayant soulevé, se le posa sur la tête.

(2) *A Voyage of discovery, in 1815-1818*, t. III.

(3) Kotzebue, *loc. cit.*

(4) Ils les jettent avec des frondes en tout semblables à celles que nous avons fait dessiner pl. 79, fig. 6.

(5) D'après une lettre du P. Clain (*Lettres édifiantes*), ils garnissent aussi leurs lances avec des pointes d'ossemens humains. Les bâtons, semblables à celui qui est représenté (pl. 58, fig. 13), ne servent que pendant les danses déjà décrites, et point du tout à la guerre ; celui que tient le tamor de la pl. 57 n'appartient pas aux peuples qui nous occupent ; c'est un casse-tête d'une île plus éloignée dans l'Est et le Sud, dont nous ne savons pas précisément la position.

Leur manière de faire la guerre ne donne lieu, pour ainsi dire, qu'à des combats singuliers, chacun ne se battant qu'avec l'ennemi qu'il a en tête.

» Lorsque deux peuplades ennemies ont résolu d'en venir à une action décisive, on s'assemble de part et d'autre en rase campagne; et dès que les deux troupes sont en présence, chacune forme un bataillon de trois rangs de profondeur : les jeunes gens occupent le premier; ceux d'une plus haute stature, le second, et les plus âgés, le troisième. L'affaire s'engage entre les deux premières lignes, où chacun se mesure d'homme à homme à coups de pierre et de lance. Un des guerriers est-il blessé et hors de combat, aussitôt il est remplacé par un du second rang, et celui-ci l'est ensuite par un du troisième. A la fin de la guerre, c'est-à-dire, après la soumission ou la défaite d'un des deux partis, les vainqueurs insultent aux vaincus par des cris de triomphe. »

Iles Carolines.
De l'homme
en société.